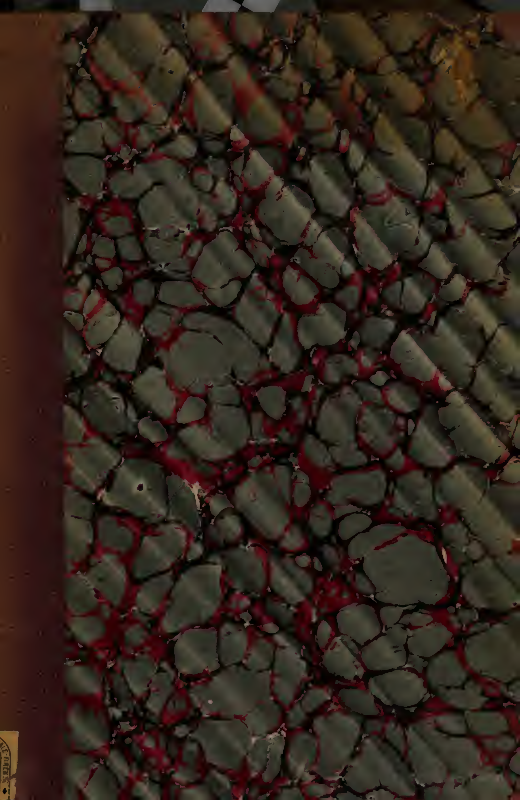



BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - FIRENZE
II.
10
7
3
RACCOLTA NENCINI


OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Joannis Nencini
1870



(Diatribe violente contre Alexandre Dumas
devenue rare

FABRIQUE DE ROMANS.

MAISON
ALEXANDRE DUMAS
ET COMPAGNIE.

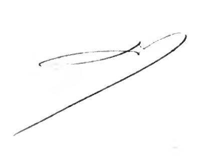
PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT.



PARIS,
CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1845.



PARIS. — Imprimerie de Hauquelin et Dautruche,
rue de la Harpe, 90.

A nos Amis de demain.

Donc écoutez-nous, Messieurs :

> Un chat, nommé Rodilardus,
> Faisait de rats telle déconfiture,
> Que l'on n'en voyait presque plus,
> Tant il en avait mis dedans la sépulture.
> Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
> Ne trouvait à manger que le quart de son sou.

Le quart ! La Fontaine est généreux.

> Ce Rodilard passait, chez la gent misérable,
> Non pour un chat, mais pour un diable.

Un bon diable, disent quelques-uns ; mais au fond ils savent bien qu'il est *noir*.

> Or, un jour qu'au haut et au loin
> Le galant alla chercher femme,
> Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,

Rue Joubert, n° 10,

> Le demeurant des rats tint chapitre en un coin

Dans les salons de Lemardelay, rue Richelieu,

> Sur la nécessité présente.

Une terrible nécessité ! Vous étiez tous de notre avis, messieurs les gens de lettres, et chacun de vous

> Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
> Attacher un grelot au cou de Rodilard.

Quel grelot ? belle demande ! l'opinion publique. — Agitons-la, disiez-vous, elle fera du bruit ; et le bruit de l'opinion, c'est quelquefois le tocsin.

> La difficulté fut d'attacher le grelot.

Ceci devenait sérieux.

> L'un dit : Je n'y vais point, je ne suis pas si sot;

Nous eûmes, ce jour-là, tant d'esprit !

> L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire
> On se quitta.

Sans rien faire n'est pas le mot. On vota bien quelque chose ; cela coûte si peu de voter ! On statua donc à l'unanimité que les rats étaient fort à plaindre, et qu'il était URGENT de se tirer de peine. Après quoi l'on se sépara, sans qu'il fût autrement question du grelot.

> Ne faut-il que délibérer?
> La cour en conseillers foisonne.
> Est-il besoin d'exécuter?
> L'on ne rencontre plus personne.

Il nous a paru rare et plaisant de faire mentir une fois La Fontaine.

Nous attachons le grelot.

S'il fait un bruit salutaire, si le conseil des rats ne s'est pas trompé, si Rodilard, en effet, se voit contraint de revenir à des pratiques de tempérance, vous tous, messieurs, qui trembliez de devenir complices d'une folle entreprise, et qui, hier, faisiez la sourde oreille, quand nous demandions votre appui, sans doute, le grelot attaché, vous reprendrez de la hardiesse et vous viendrez nous adresser des félicitations de frères et d'amis.

Qui sait ? ce sera peut-être encore du courage.

Salut donc à nos amis de demain !

EUGÈNE DE MIRECOURT.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE D'UN GRAND HOMME. — QUELQUES LIGNES DE SON HISTOIRE ÉCRITES PAR LUI-MÊME.

Goliath, si nous en croyons l'Ecriture, était haut de six coudées.

Voilà, certes, une fort jolie taille. On comprend le mieux du monde que les guerriers du roi Saül devaient y regarder à deux fois, avant de se mesurer avec un gaillard d'une dimension pareille.

Aussi l'énorme Philistiu les défiait inutilement. Ses bravades n'obtenaient point de réponse, et l'armée des Hébreux tout entière était glacée de crainte, quand un jeune berger de Bethléem qui gardait, tout près de là, le tronpeau de son père, accourut, prit un caillou dont il arma sa fronde, et tua le géant.

Or, voici devant nous un autre Goliath, un colosse de gloire, un homme qui nous surpasse de toute la grandeur de sa renommée.

Il se dresse, lui aussi, à la tête d'une horde insolente de Philistins. Il nous outrage, il nous jette l'insulte et le mépris; il nous somme de briser l'arche sainte et d'adorer les faux dieux.

Pour nous, qui essayons de le combattre, nous sommes beaucoup plus faibles encore que le berger d'Israël; car David avait le secours d'en haut et, malheureusement, le Seigneur a perdu l'habitude, très-louable, quoi qu'on en puisse dire, de protéger le timide contre l'audace du fort. Qui donc appellerons-nous à notre aide? le génie des belles-lettres et des arts? Il y a mille à parier contre un qu'il sera sourd à notre voix, ahuri qu'il est par le glapissement commercial du siècle et le tintement des écus.

De là, que conclure?

Une chose très-simple : c'est que nous entrons en lice avec notre bon droit et beaucoup d'audace, rien de plus.

Comme bien on se l'imagine, on nous a prodigué tous les conseils de la prudence; mais nous sommes résolus à marcher quand même, et notre

premier cri sera pour désigner aux juges du camp celui que nous attaquons :

M. Alexandre Dumas.

Deux mots avant de commencer la bataille.

Il était une fois certain marquis de la Pailleterie, très grivois de sa nature et très en appétit de cotillons, comme se montraient du reste tous les marquis de l'époque. Le nôtre, après avoir fait plus d'une brèche aux vertus poudrées de la cour de Versailles, prit en dégoût les robes à falbalas et franchit l'Océan, pour aller étudier le costume infiniment plus dégagé des négresses du Nouveau-Monde. Il résulta de ces études par trop locales un charmant petit mulâtre, que monsieur son père abandonna pour aller continuer sous d'autres cieux de fécondes explorations.

Grâce aux soins de la noire africaine qui lui avait donné l'être, l'enfant devint homme à son tour, et trouva quelque peu de légèreté dans la conduite paternelle.

En conséquence, il fit voile pour l'Europe, débarqua sur les côtes de France et se mit à visiter minutieusement la capitale, espérant y voir de retour M. de la Pailleterie, et comptant bien le décider à signer ses œuvres.

Vain espoir, le fouet révolutionnaire avait chassé la noblesse et tous les marquis possibles.

Force fut au jeune mulâtre de prendre au hasard le premier nom qu'il rencontra sur sa route. Il se fit appeler Dumas et s'engagea dans les troupes républicaines, où de beaux faits d'armes lui valurent bientôt un grade élevé.

Personne n'ignore que M. Alexandre Dumas, l'homme de lettres, est fils du général Dumas.

Mais ce qu'on apprendra peut-être avec étonnement, c'est que l'auteur de *Henri III*, lequel plus d'une fois a fait sonner bien haut ses opinions radicales, exprime non moins haut le regret de ne pas se nommer *de la Pailleterie*.

Alexandre Dumas de la Pailleterie ?

Certainement ! Nous reléguons aux vieilles défroques le bonnet phrygien. Notre aristocratie littéraire s'arrangerait au mieux des honneurs de la particule. En effet, ce nom précieux, qui semble évoquer certaines idées de paillettes et d'oripeaux, baptiserait admirablement l'un des rois de la coulisse.

Oui... Mais comment oser le prendre ?

Décidément, monsieur le marquis, vous avez eu bien peu d'égards pour l'amour-propre de vos descendants.

Néanmoins, une satisfaction reste à M. Dumas.

Il a déterré, nous ne savons où, les armes de son prolifique aïeul, et les a bel et bien fait graver sur un cachet d'or, de façon que toutes les personnes honorées de sa correspondance peuvent admirer l'orgueilleuse empreinte du sceau nobiliaire.

Nous prions nos lecteurs de nous pardonner ces détails futiles, au commencement d'une brochure qui doit être sérieuse avant tout. Mais ce qui précède était indispensable pour arriver à donner le portrait exact de l'homme que nous prenons à partie.

Lo physique de M. Dumas est assez connu : stature de tambour-major, membres d'Hercule dans toute l'extension possible, lèvres saillantes, nez africain, tête crépue, visage bronzé. Son origine est écrite d'un bout à l'autre de sa personne ; mais elle se révèle beaucoup plus encore dans son caractère.

Grattez l'écorce de M. Dumas et vous trouverez le sauvage.

Il tient du nègre et du marquis tout ensemble. Cependant, le marquis ne va guère au-delà de l'épiderme. Effacez un peu le fard, déchirez un costume débraillé, ne faites pas le moindre cas de certaines façons-régence, ayez l'air d'être sourd à un langage de ruelle, aiguillonnez un point quelconque de la surface civilisée, bientôt le nègre vous montrera les dents.

Le marquis joue son rôle en public, le nègre se trahit dans l'intimité.

M. Dumas jette l'or par les fenêtres; il courtise la brune et la blonde. Il effleure la passion, se moque de la constance et rend ses *captives* aux douceurs de la liberté, pour convoler à d'autres amours : — Marquis !

Le beau sexe, admirant l'éclat d'un nom splendide, vaincu par une prodigalité folle, affriandé par les promesses d'une encolure puissante, le beau sexe, disons-nous, ne tarde pas à recourir au flacon d'éther pour neutraliser certain parfum suspect, qui vient se mêler indiscrètement au charme du tête-à-tête : — Nègre !

Si notre homme voyage, il insulte les postillons, et paie, en revanche, très largement les guides. On se demande quel est le prince éthiopien qui voyage incognito. Lorsqu'il descend dans une auberge, il jure, tempête, fait damner l'hôte, courtise les filles de service et met tout en bouleversement, depuis l'écurie jusqu'à la cuisine : — Marquis !

Rentré dans ses pénates, il prend d'autres allures. Ses vêtements le gênent, il les dépouille et travaille dans le négligé pittoresque de notre premier père. Il s'étend sur le carreau, comme un chien de Terre-Neuve ; il déjeune, en tirant de la cendre du foyer des pommes-de-terre brûlantes, qu'il dévore sans ôter la pelure : — Nègre !

Il court après les honneurs, il recherche les distinctions. On l'a vu gratter doucement à la porte des palais et se prosterner dans les environs du trône : — Marquis !

Comme ces chefs des tribus indiennes, que les voyageurs savent amadoner avec des babioles, M. Dumas aime tout ce qui brille, tout ce qui

chatoie. Il a des rubans de tous les ordres, des crachats de tous les pays; il met ses décorations à la brochette. Les joujoux le séduisent, les fanfreluches lui tournent le cerveau : — Nègre !

En un mot, c'est un personnage très original et très fantasque, un prototype incroyable. C'est une nature à désorienter tous les psychologues, à confondre tous les moralistes, un mélange bizarre de qualités supérieures et de défauts absurdes. Il est vantard, fanfaron, tranche-montagne ; tantôt orgueilleux comme Satan, tantôt populaire comme un épicier ; aujourd'hui féroce, demain timide. Le caprice est sa loi, le premier mouvement sa règle. On dirait d'un arbre des tropiques, transplanté sur nos parages et qui pousse à tort et à travers ses rameaux usurpateurs. Grand enfant de la solitude, il fut apporté par le hasard dans le berceau de la civilisation. Nos mœurs n'ont pu réussir à l'apprivoiser. Vous pouvez le voir le plus gaiement du monde donner le croc-en-jambe aux usages et rire au nez des convenances. A ses yeux, dans le ressort des lettres, la conquête justifie tout, la possession vaut titre. Il se livre avec un sang-froid magnifique au métier d'écumeur sur l'océan littéraire, et débarque audacieusement ses prises dans tous les bazars du journalisme et de la librairie.

Mais l'instant n'est pas encore venu d'exposer nos griefs.

Il s'agit de bien dépeindre l'homme et de mettre nos lecteurs au courant de son histoire. Les préfaces d'*Antony* et de *Napoléon* (1) nous fournissent un assez bon nombre de documents précieux : en conséquence, nous allons céder la parole à M. Dumas lui-même.

« Quand on saura, dit-il, que je suis né à Villers-Cotterets, petite ville de deux mille « âmes, on devinera tout d'abord que les ressources n'y étaient pas grandes pour l'édu- « cation. Un brave abbé, que tout le monde aimait et respectait plus encore à cause de « son indulgence pour ses paroissiens qu'à cause de son savoir, m'avait donné pendant « cinq ou six ans des leçons de latin et m'avait fait faire quelques bouts-rimés français. « Quant à l'arithmétique, trois maîtres d'école avaient successivement renoncé à me faire « entrer les quatre premières règles dans la tête. En échange, et sous beaucoup d'autres « rapports, je possédais les avantages physiques que donne une éducation agreste, c'est- « à-dire que je montais tous les chevaux, que je faisais douze lieues à pied pour aller « danser à un bal, que je tirais assez habilement l'épée et le pistolet, que je jouais à la « paume comme Saint-Georges, et qu'à trente pas je manquais très-rarement un lièvre et « un perdreau. »

Vous aviez là, M. Dumas, de ravissantes dispositions à devenir un romancier célèbre. La postérité se félicitera d'apprendre, en outre, que vous étiez excellent joueur de billard et que, la veille de votre départ de Villers-Cotterets pour la capitale, vous avez manœuvré la queue, de manière à gagner votre place à l'entrepreneur des voitures publiques. Vous voyagiez alors à peu de frais.

---

(1) Si l'on consulte ces préfaces, on y trouvera tous les passages que nous rapportons, et bien d'autres que le cadre trop étroit de cette brochure nous oblige de passer sous silence.

Nous vous laissons poursuivre, à condition que vous nous permettrez, de temps à autre, de vous interrompre.

« J'allai dire adieu à mon digne abbé. Je m'attendais à un long discours moral sur « les dangers de Paris, sur les séductions du monde, etc., etc... Le brave homme ap- « prouva ma résolution, m'embrassa les larmes aux yeux, car j'étais son élève chéri, et, « lorsque je lui demandai des conseils, qu'il ne me donnait pas, il ouvrit l'Évangile, « et me montra du doigt ces seules paroles : *Ne fais pas aux autres ce que tu ne vou- « drais pas qu'on te fît.* »

Daignez recevoir nos compliments sur la manière dont vous avez profité de la leçon, M. Dumas. Mais nous n'aurons plus le droit de nous étonner de rien après les aveux qui vont suivre.

« J'entrais dans le monde avec des idées de morale et de religion complétement « faussées. »

Vous n'avez pas eu le temps de les rectifier depuis.

« J'étais matérialiste et voltairien jusqu'au bout des ongles... »

Un homme instruit par un abbé, fi !

« Je mettais le *Compère Mathieu* au rang des livres élémentaires..... »

Quelle horreur ! prenez donc la peine de choisir un abbé pour faire l'éducation de vos enfants ! Nous signalons ce funeste exemple aux membres de la chambre basse, qui s'empresseront de laver la tête à messieurs du clergé, tout en faisant justice de leurs prétentions actuelles à l'enseignement de la jeunesse.

« Enfin, poursuit M. Dumas, je préférais Pigault-Lebrun à Walter-Scott. »

Impossible de se confesser de meilleure grâce. Un goût si délicat nous force à déclarer que le futur homme de lettres s'annonçait dès lors sous de acétieux auspices.

Nous sauterons ici quelques pages, où M. Dumas traite assez cavalièrement nos gloires de l'Empire, à l'exception du général Verdier, qu'il a la bonté de coiffer d'une casquette de loutre, et du général Foy, devant lequel il rougit de son ignorance avec la plus aimable candeur.

Après un examen approfondi, le seul mérite que lui reconnaît le phénix de la tribune est une belle écriture, et M. Dumas s'écrie :

« Voilà tout ce que je savais ! je pouvais arriver un jour à être *expéditionnaire.*

Le mot nous semble très-heureux, nous dirons bientôt pourquoi.

Comme le protecteur exhortait le jeune homme à remplir au plus vite les nombreuses lacunes de son éducation, la préface rapporte, en toutes lettres, cette admirable réponse du protégé :

« Général, je vais vivre de mon écriture; mais je vous promets de vivre un jour de « ma plume. »

La prophétie s'est réalisée avec une légère modification.

M. Dumas vit un peu de sa plume, et beaucoup de celle des autres.

Quant au conseil qui lui fut donné fort à propos d'éclairer les ténèbres de son ignorance, il nous annonce qu'il le mit sur l'heure en pratique et qu'il devint un puits d'érudition.

Nous ne l'en croyons pas sur parole.

Enfin, n'importe. Le provincial aux abois, le disciple ignorant, le jeune homme pauvre, qui possédait *cinquante-trois francs* pour toute fortune à son départ de Villers-Cotterets (bien lui prit de gagner sa place au billard! il est évident pour nous que l'entrepreneur des voitures publiques a fait preuve, tout exprès, d'inexpérience pour offrir à son compatriote une aumône délicate), ce jeune homme, disons-nous, fut accueilli, sur la recommandation du général Foy, par le duc d'Orléans, aujourd'hui Louis-Philippe. Installé dans le secrétariat du prince, M. Dumas fut dès lors à l'abri de la faim qui le menaçait, qui menaçait sa mère.

Voilà de ces choses que n'oublie jamais un noble cœur, et M. Dumas les oublia parfaitement.

Nous reviendrons là-dessus.

Par quel hasard le modeste employé, le simple expéditionnaire, devint-il auteur dramatique? Il va nous l'apprendre, silence!

« Vers ce temps, les artistes anglais arrivèrent à Paris. Je n'avais jamais lu une seule
« pièce du théâtre étranger. Ils annoncèrent *Hamlet*. Je ne connaissais que celui de
« Ducis. J'allai voir celui de Shakespeare. »

Lumière d'en haut! révélation soudaine! éclatant miracle!

« Supposez, dit M. Dumas, un aveugle auquel on rend la vue; supposez Adam s'éveil-
« lant après sa création et trouvant sous ses pieds la terre émaillée, sur sa tête le ciel
« flamboyant, autour de lui des arbres à fruits d'or, dans le lointain un fleuve, un beau
« et large fleuve d'argent, à ses côtés la femme jeune, chaste et nue, et vous aurez une
« idée de l'Eden enchanté dont cette représentation m'ouvrit la porte. »

Voici de l'enthousiasme, à la bonne heure.

Mais on voit aussi de l'enthousiasme chez le bandit, qui s'embusque au détour de la route, l'escopette au bras, pour attendre une riche berline au passage et dévaliser le voyageur. On remarque aussi de la joie chez le corsaire qui, découvrant avec sa longue-vue, dans les profondeurs de l'horizon maritime, les flancs rebondis d'un gros vaisseau de la compagnie des Indes, fait hurler son porte-voix, sonne le branle-bas et se prépare à l'abordage.

En voulez-vous la preuve? car nous n'exagérons rien, Dieu merci. Notre attaque est loyale et franche. Ce n'est pas notre faute si l'ennemi nous donne autant de prise.

Immédiatement après sa tirade poétique, M. Dumas commence l'apologie du PLAGIAT. — C'est trop d'impudence, allez-vous nous dire. — Nous sommes entièrement de votre avis.

Lisez et jugez.

« Ce sont les hommes, *et non pas l'homme*, qui inventent. Chacun arrive à son tour « et à son heure, *s'empare des choses connues* de ses pères, les met en œuvre par des « combinaisons nouvelles, puis meurt après avoir ajouté *quelques parcelles* à la somme « des connaissances humaines. Quant à la *création complète* d'une chose, je la crois « impossible. Dieu lui même, lorsqu'il créa l'homme, *ne put ou n'osa point l'inventer :* « il le fit à son image. C'est ce qui faisait dire à Shakespeare, lorsqu'un *critique stu-« pide* l'accusait d'avoir *pris parfois une scène toute entière* dans quelque auteur con-« temporain ; *C'est une fille que j'ai tirée de la mauvaise société pour la faire entrer « dans la bonne*. C'est ce qui faisait dire plus naïvement encore à Molière : *Je prends mon « bien où je le trouve*. Et Shakespeare et Molière avaient raison, car l'*homme de génie « ne vole pas*., il conquiert... Je me trouve entraîné à dire ces choses, parce que, loin « de me *savoir gré* d'avoir fait connaître à notre public des *beautés scéniques inconnues*, « on me les marque du doigt comme des vols, on me les signale comme des plagiats. Il « est vrai, pour me consoler, que j'ai du moins cette ressemblance avec Shakespeare et « Molière, que ceux qui les ont attaqués *étaient si obscurs* qu'aucune mémoire n'a con-« servé leur nom. »

Ouf ! arrêtons-nous là, s'il vous plaît !

Les bras nous en tombent, et nous avouons que la simple lecture de ces lignes nous a fait l'effet d'un coup de massue.

Voyez un peu ce qui nous arrive, à nous, simples moutons de Panurge, qui sautons le fossé pour imiter les autres, qui lisons M. Dumas parce que tout le monde le lit. Nous nous promenons çà et là, sur la foi des traités, dans les champs fertiles de son imagination, le nez en l'air comme de vrais flâneurs ; nous croyons respirer l'atmosphère de son génie, humer le parfum de ses souvenirs; nous arrêtons nos regards sur les roses éblouissantes de sa poésie... Imbéciles que nous sommes ! Le voilà qui nous déclare lui-même qu'il n'est pas le propriétaire de ces champs; que cette poésie, ces fleurs, ces parfums appartiennent à tout le monde, que nous marchons sur un terrain banal. Pour justifier ses usurpations, il tend, au beau milieu du sentier, le traquenard du paradoxe et quand il nous y tient les jambes prises, il détache un roc, et le fait rouler sur nous du haut en bas de sa montagne d'orgueil.

On est écrasé d'abord par la stupeur, mais l'indignation ne tarde pas à prendre le dessus.

Ah ! *ce sont les hommes, et non pas l'homme, qui inventent !* Merci beaucoup, monsieur Dumas ! Nous vous promettons de ne pas écrire dorénavant un seul ouvrage, pas le plus petit feuilleton, pas le moindre article, pas une ligne enfin, sans mettre au bas cette signature un peu vague, mais qui devient de rigueur :

LE GENRE HUMAIN.

Ou plutôt, réflexion faite, c'est à vous de nous donner l'exemple en signant le premier de la sorte,

Ah ! *chacun s'empare des choses connues de ses pères !* Ah ! ah ! tous les écrivains passés et présents sont, en conséquence, d'après vous, d'ef-

frontés larrons ? Ainsi vous avez le droit de *reprendre* les plus belles scènes de Shakespeare, de Caldéron, de Goëthe, de Schiller? Oui, parbleu ! c'est bien cela que vous avez voulu prouver. Comment donc ! et, « loin de vous « savoir gré d'avoir fait connaître à notre public des beautés inconnues, « on vous les marque du doigt come des *vols*, on vous les signale comme « des *plagiats ?* » Ceci nous paraît un peu fort, et l'injustice est par trop criante. Méprisez, croyez-moi, tous les *critiques stupides*. On compte dans leurs rangs Janin, Sainte-Beuve, Latouche, Granier de Cassagnac ; mais « vous avez cette ressemblance avec Shakespeare et Molière, que « ceux qui vous accusent *sont si obscurs* qu'aucune mémoire ne conser- « vera leur nom. » Persévérez sans crainte dans le pillage du théâtre étranger. Quelques uns de vos confrères se bornent à le traduire, sous le frivole prétexte qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César... Niaiseries ! balivernes ! Goëthe, Schiller, Caldéron sont des marauds qui en ont pillé d'autres. Emparez-vous de leurs chefs-d'œuvre, c'est de bonne prise.

« On a double plaisir à voler les voleurs. »

Après tout, monsieur Dumas, comme les chefs-d'œuvre sont rares ; comme la gloutonnerie des coulisses parisiennes absorbe, bon an, mal an, près d'un millier de pièces, il en résultera que les auteurs anglais, allemands, espagnols, n'auront plus rien à vous donner quand vous leur aurez tout pris. Alors qui vous empêchera d'aborder nos écrivains nationaux ? Le siècle dernier vous présente une assez jolie marge. Ce vieux Corneille a rassemblé dans la moisson des gerbes nombreuses, ce *polisson* de Racine peut vous offrir quelques petites choses, ce *gredin* de Voltaire n'a pas mal de fournitures dans son bissac, et ce *filou* de Poquelin n'est plus là pour vous empêcher de *prendre votre bien* comme il a pris celui de ses devanciers.

Allons, vite à l'œuvre !

Quand vous aurez exploité jusqu'au dernier filon de cette mine nouvelle, vous tomberez sur vos contemporains. Les œuvres de Victor Hugo, celles de Scribe sont à votre disposition. Vous y découvrirez sans nul doute certaines *beautés inconnues*, dont vous gratifierez le public. Je voudrais pardieu voir qu'on y trouvât à redire !

Mais tout s'épuise, en ce bas monde. Vous arriverez au bout du magasin théâtral. Eh ! morbleu, quittez alors les planches et sonnez de la trompette épique ! Recopiez l'*Iliade* de votre plus belle écriture, faites main basse sur l'*Enéide :* Homère et Virgile sont dans leurs torts. Prenez l'*Enfer* du Dante, le *Paradis* de Milton, la *Jérusalem* du Tasse et signez le tout : ALEXANDRE DUMAS. Puis, vous pourrez mourir à votre tour « après « avoir ajouté *quelques parcelles* à la somme des connaissances hu- « maines. »

Oh ! que le coupable a de maladresse, quand il s'agit de présenter sa défense !

Quoi ! c'est vous, M. Dumas, vous homme d'esprit, beau talent, comme se plairont toujours à le dire ceux-là même qui ont le droit de vous blâmer le plus, c'est vous qui forgez de pareilles armes pour vous combattre ? Vous venez soutenir que « Dieu, lorsqu'il *créa* l'homme, ne *put* ou *n'osa* point l'inventer ? » Pesez de grâce chacun des mots de cette phrase, et dites-nous si vous n'y trouvez pas, en fin de compte, une contradiction, une sottise et un blasphème. Miséricorde ! votre abbé-précepteur vous a transmis une bien déplorable opinion de la divinité !

Pour excuser vos emprunts, vous ajoutez : « L'homme de génie ne vole pas, il conquiert. »

Pardon, M. Dumas, pardon ! l'homme de génie vole parfaitement toutes les fois qu'il s'empare du bien d'autrui. Vous sentez que vos sophismes ne peuvent éblouir que ces badauds qui prennent en littérature, comme en joaillerie, le clinquant pour de l'or. Si l'auteur du *Tartuffe*, si le père d'*Hamlet* ont été surpris la main dans le sac, on conçoit qu'ils aient essayé de se tirer d'affaire par un bon mot. Au surplus, ce bon mot ne leur a pas, que je sache, donné raison. Molière et Shakespeare étaient assez riches de leur patrimoine ; ils n'avaient besoin d'écorner celui de personne.

Mais à propos, il nous revient une chose en mémoire.

Page vingt et unième, paragraphe deux de votre préface, vous soutenez que *Shakespeare est l'homme qui a le plus créé après Dieu.* N'êtes-vous pas légèrement en contradiction avec vous-même? Enoncer un tel jugement et déclarer vingt lignes plus bas qu'il n'est pas de création littéraire possible, quelle force de logique !

Retenez bien ceci, M. Dumas : il faut imiter les hommes de génie dans leurs immenses travaux, dans leurs élaborations consciencieuses, avant de les imiter dans leurs torts. Puisque, de votre propre aveu, vous n'avez rien créé, vos plagiats n'en sont que plus indignes : *Purpureus assuitur pannis.* Vous taillez dans les chefs-d'œuvre des écrivains cités plus haut, pour coudre des lambeaux de pourpre à vos haillons. En pillant *parfois une scène toute entière* vous agissez en sens inverse de Shakespeare: *C'est une fille que vous tirez de la bonne société pour la faire entrer dans la mauvaise*, et Molière vous reprocherait à juste titre de *prendre votre bien où vous ne le trouvez pas.*

Mais assez de commentaires.

Nous venons d'entendre votre profession de foi. Dès à présent, nous avons le mot de l'énigme; dès à présent, nous connaissons le secret de la délicatesse exquise qui dirige toutes les manœuvres de votre plume.

CHAPITRE II.

M. DUMAS ET SES PROTECTEURS. — COMME QUOI, DÉSESPÉRANT DE GRIGNOTER LE GATEAU POLITIQUE, IL SE REJETA SUR LA GALETTE LITTÉRAIRE. — DEUX CENT MILLE FRANCS A TOUT PRIX. — LEVÉE DE BOUCLIERS. — M. DUMAS ET LE COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.

Au début de ce chapitre, nous devons avertir nos lecteurs que nous sommes resté jusqu'ici constamment en dehors de toute agitation politique. C'est à peine si nous avons souvenir du cri de victoire jeté par le peuple en 1830. L'adolescence nous émancipait à peine, et notre imagination s'arrêtait sur des peintures beaucoup plus riantes que celle d'une populace en délire, hurlant au sein des carrefours, dépavant les rues et criant : Aux armes!

Loin de la révolte et du carnage, nous suivions, à l'ombre d'une tranquille solitude, cette belle nymphe de la poésie, dont les charmes fascinateurs nous ont entraîné, depuis, au milieu de sentiers bien épineux ; mais le ciel nous préserve de lui garder rancune et de vouloir donner sur elle une injurieuse préférence aux Euménides échevelées des partis.

Nous ne professons pour le système actuel ni amour ni haine. Donc nous nous trouvons dans les conditions les plus favorables à l'impartialité.

Selon nous, un bienfaiteur, qu'il soit obscur ou illustre, simple prolétaire ou prince du sang, qu'il monte sur le trône ou cesse d'être roi, ce bienfaiteur ne doit rien perdre aux yeux de la reconnaissance, dès qu'il ne nous refuse appui qu'en vertu de raisons légitimes.

Nous partons de ce principe, que vous contesterez, M. Dumas, ou que vous ne contesterez pas : la chose nous est à peu près indifférente.

Votre force en logique nous dispense avec vous de toute espèce de discussion.

Sur la recommandation du général Foy, vous entrez, vers 1825, au secrétariat de Son Altesse Royale Monseigneur le duc d'Orléans... très-bien.

Vous vivez sur le budget du prince, votre mère et vous. On a des égards pour vos premiers essais littéraires ; on trouve moyen de vous décharger du poids le plus incommode du travail bureaucratique ; on accède à vos désirs d'isolement, et l'on vous donne une pièce séparée, faveur qui n'est due qu'aux chefs, dans toute administration possible... c'est à merveille.

Grâce à la bienveillance qu'on vous témoigne, vous écrivez *Christine* et *Henri III*, ce qui ne vous empêche pas d'émarger régulièrement chaque mois. Vos deux pièces faites, le nom du prince vous ouvre la porte du Théâtre Français, dont les acteurs étaient alors, comme à présent, ses humbles locataires. Vous êtes accueilli d'emblée par le commissaire royal, baron Taylor, quand beaucoup d'autres que vous, porteurs de manuscrits très recommandables, ont attendu, attendent et attendront des années pour obtenir la simple lecture de leur œuvre.

Sont-ce là des services, M. Dumas ?

Vous sauver de la faim ; vous tirer des griffes de cette furie décharnée qui, n'en déplaise à bien des rêveurs, brise le courage et tue le génie ; vous épargner les angoisses de la lutte, aplanir sous vos pas les moindres obstacles, vous porter du premier coup jusqu'en haut de l'échelle... dites, sont-ce là des services ?

Mais votre protecteur a fait plus encore.

Attendu que nous n'affirmons rien sans preuves, daignez écouter le récit suivant, que vous ne désavouerez pas, nous aimons à le croire.

« C'étoit le jour de la première représentation de *Henri III*. M. Dumas alla chez le duc « d'Orléans pour le prier d'assister à cette lutte solennelle qui devait décider de sa vie.

« Le duc répondit au jeune auteur que cela lui était difficile, pour ne pas dire impos-« sible. Il avait je ne sais combien de princes à dîner ce jour là.

— « Oh ! monseigneur, s'écria M. Dumas, c'est une chose malheureuse pour moi que « cette impossibilité ! Il y a quatre ans que je pousse péniblement les jours devant moi « pour arriver à ce jour, et cela dans un but, c'est celui de vous prouver que j'avais « seul raison contre tous, et même contre Votre Altesse. Il n'y a donc pas de succès pour « moi, ce soir, si vous n'êtes pas là quand je l'obtiendrai. C'est un duel où je joue ma « vie ; soyez mon témoin, cela ne se refuse pas.

— « Je ne demande pas mieux. Je serais même très-curieux de voir votre ouvrage, « dont Vatout m'a dit beaucoup de bien ; mais comment faire ?

— « Avancez l'heure de votre dîner, monseigneur ; je retarderai celle du lever du « rideau.

— « Le pouvez-vous jusqu'à huit heures ?

— « Je l'obtiendrai du théâtre.

— « Eh bien ! allez me retenir toute la première galerie. Je vais, moi, faire prévenir « mes convives d'arriver à cinq heures au lieu de six. »

Ce qui fut dit fut fait.

Le duc d'Orléans parut aux Français avec une suite nombreuse et donna le signal des bravos. Il n'en fallait pas davantage pour électriser toute une salle. « A partir du troisième acte, ce ne fut plus un succès, ce fut un délire. Puis, lorsque Firmin reparut pour nommer l'auteur, le prince

se leva lui-même, afin d'écouter debout et découvert le nom de son employé. »

Ceci avait lieu le 10 février 1829.

Bientôt après, M. Dumas échangea sa place d'expéditionnaire contre une véritable sinécure à la bibliothèque du Palais-Royal, prévenance délicate pour l'homme de lettres auquel on laissait une pension sans entraver sa liberté, sans rien lui faire perdre d'un temps précieux.

Or, comment sut-il reconnaître tant de bienfaits?

1830 arrive, moment d'éruption volcanique, où les idées d'ambition et de gloire jaillissaient de tous les cerveaux. Les palmes littéraires de M. Dumas ne lui suffisent plus; il convient lui-même que, dès ce jour, *il ne vit rien autre chose en ce monde que la politique et qu'il oublia totalement la littérature.* Une couronne vient de tomber au front du prince qui nous protége, quelle heureuse chance! à nous les honneurs! à nous les dignités! à nous le portefeuille de ministre!

Halte-là, monsieur Dumas! on ne compte pas ainsi sans son hôte.

Jusqu'alors le duc d'Orléans s'est montré vis-à-vis de vous « constamment bon et affable ;» mais est-ce une raison pour que le roi Louis-Philippe dépose entre vos mains les destinées de son trône et de la France? Tudieu, comme vous y allez, monsieur l'auteur dramatique! Les rois de théâtre vous gâtent l'esprit; les sceptres de bois et les couronnes de carton vous faussent le jugement. Un ministre ne se fabrique pas ici comme sur les planches, avec un caprice et deux phrases. Bonté divine! où avez-vous fait ce rêve, mon cher? Secouez-vous et ne dormez plus tout éveillé. Oui, certes, nous vous avons témoigné jusqu'à ce jour un vif intérêt, nous continuerons de vous en prodiguer les marques. Mais un portefeuille, à vous, Dumas? à vous, homme aimable sans doute, bon compagnon, joyeux viveur, mais cerveau brûlé, tête vagabonde, imagination folle, allons donc! Ne courez plus ainsi à toutes brides sur le chemin de Bicêtre, mon pauvre ami. Rappelez votre bon sens, chassez-moi bien vite cette mauvaise pensée de ministère. Ah! bon Dieu! mais si nous avions l'imprudence de vous confier les rênes de l'État, nous tomberions demain dans le premier trou venu. Juste ciel! avez-vous juré de nous faire casser le cou? Regagnez vos théâtres, Dumas; écrivez des comédies, composez des romans; mais auprès de nous, vous tourneriez au tragique... bonsoir!

Il est inutile de prévenir nos lecteurs que ce discours ne fut pas débité précisément comme nous venons de le reproduire. On y mit plus de circonlocutions et de périphrases. On essaya de faire comprendre à M. Dumas le ridicule de ses prétentions, la folie de ses espérances.

Mais il se boucha les oreilles et cria de toutes ses forces à l'injustice et au scandale.

Semblable à ce marmot ambitieux qui, voyant la lune au fond d'un seau d'eau, voulait absolument que sa bonne la lui donnât, M. Dumas s'obs-

tine à ne pas détourner l'œil de l'objet de son espoir. Ce n'est qu'une image trompeuse, un songe creux, une ombre, un fantôme; il est impossible qu'il n'aperçoive pas que la réalité se trouve à l'abri de ses atteintes, n'importe : il exige, il commande, il menace, il fait du tapage; il veut son ombre, son fantôme, il veut la lune.

Et comme, en dernier ressort, on refuse positivement d'accéder à ce désir baroque :

« Oh ! certes, après une révolution, s'écrie M. Dumas, on doit haïr les hommes; mais « après deux révolutions on ne peut plus que les *mépriser*. »

Aussi déclare-t-il qu'il les méprise et, là dessus, il abandonne brusquement la capitale pour aller parcourir les régions vendéennes.

« C'était le cœur du parti royaliste, dit-il, je voulais en *calculer les battements*. Des « cris de *vive Charles X !* m'accueillaient partout. Ce pays là du moins est *un pays loyal* « et qui ne change pas. »

Attrappe, Louis-Philippe !

Que pensez-vous de ce coup de boutoir, monseigneur ? Vous me refusez quelques rayons du soleil de votre nouvelle puissance; votre ancien employé se trouve exclu du partage des grâces; vous lui battez froid, vous lui tournez le dos, vous l'empêchez de goûter aux dragées de votre baptême royal..... Vertu de ma vie ! Tenez-vous bien, sire; cramponnez-vous solidement à votre trône... on, morbleu, nous allons voir !

Et voilà M. Dumas qui tranche du fort de la halle et qui menace du poing son protecteur.

Pendant les Trois Jours, si nous l'en croyons, il avait quitté la plume pour le fusil; mais, le fusil n'étant plus de mode, il reprit la plume et se mit à écrire un drame en SIX actes et en DIX-NEUF tableaux, intitulé *Napoléon Bonaparte*, ou *Trente ans de l'Histoire de France*.

Était-ce un crime, nous demanderez-vous, de célébrer la plus radieuse de nos gloires ?

Dieu nous garde de jeter en avant un pareil blasphème !

Si M. Dumas s'était posé franchement vis-à-vis du nouveau roi, s'il avait tout d'abord fait acte d'opposition; s'il n'avait pas aussi grossièrement montré le bout de l'oreille, nous serions loin de lui adresser le moindre reproche.

Mais suivez bien sa marche.

Tout orgueilleux d'une mission qu'il avait sollicitée de Lafayette, et dans laquelle existait un prétendu danger de fusillade, M. Dumas revient se montrer dans les salons du Palais-Royal. C'est alors qu'il se plaint avec amertume que Louis-Philippe, « si populaire envers tout le monde, n'eut pour lui que de la froideur. » C'est alors qu'il s'écrie : « On ne peut plus que mépriser les hommes ! » C'est alors qu'il part pour la Vendée, *ce pays loyal qui ne change pas*. Et, quand il revient à Paris, « ceux qu'il a

laissés tout près du roi ont de *nouveaux titres* et des *appointements doubles*. »

Aïe! maladroit que vous êtes!

Çà voyons, monsieur Dumas, convenez avec nous d'une chose : c'est que, pour engager Louis-Philippe à ne plus se méfier de l'inconstance de votre caractère, vous n'avez rien trouvé de mieux que d'arborer successivement trois drapeaux hostiles, afin d'obtenir par la crainte ce qu'on refusait à l'insinuation. Vous vous êtes fait tour à tour ROYALISTE, BONAPARTISTE et RÉPUBLICAIN.

ROYALISTE, — car on pouvait raisonner de la manière suivante : — Est-il vrai que cet étourneau de Dumas soit allé se fourrer en pleine Vendée ? Diable! prenons-y garde. Le gaillard a la tête chaude. Il suffit d'une étincelle pour allumer là-bas un foyer d'insurrection. Rappelons-le sur l'heure et donnons-lui ce qu'il demande.

BONAPARTISTE, — Ah! ceci par exemple était plus adroit. — Peste! vous oubliez, sire, qu'il y a, de par le monde, certain héritier d'un grand nom, qui peut venir, appuyé sur la gloire paternelle et soutenu par l'enthousiasme du pays, réclamer ses droits au sceptre qu'on vous a donné trop vite. Or, je vais faire sonner bien haut cette gloire, je vais chauffer cet enthousiasme. Pourquoi le fils de Napoléon n'aurait-il pas hérité du génie de son père? Qui vous assure qu'il n'a pas aussi le coup-d'œil de l'aigle, qu'il ne saura pas manœuvrer l'épée du conquérant, qu'il ne fera pas une seconde fois de la France la reine du monde? Eh! eh! voici qui devient dangereux, sire! Franchement, je vous conseille d'empêcher la représentation de mon drame. Le peuple, en revoyant l'image du père, est capable de demander le fils. Voyons! cinq ou six directeurs de théâtres se battent à ma porte, mais je vous donne la préférence. Daignez me faire une offre quelconque et j'étouffe cet enfant qui vient de naître. Combien me payez-vous mes six actes et mes dix-neuf tableaux? — Rien. — Comment rien? — Pas une obole. — Corbleu! c'est une indignité.

RÉPUBLICAIN, — Ceci est le dernier saut de carpe : M. Dumas ne pouvait plus être autre chose; en vérité, c'est dommage! Comme le roi ne veut plus le recevoir, il se dispose à lui écrire. D'abord le nouveau Brutus s'affuble de la toge romaine et se place le bonnet rouge, en tapageur, sur l'occiput. Dans ce gracieux accoutrement, il saisit la plume et trace, d'une main courageuse et d'une écriture trop lisible, ces lignes à jamais ineffaçables :

« Sire, il y a longtemps que j'ai écrit et imprimé que chez moi *l'homme littéraire* n'é-
« tait que la préface de *l'homme politique*. »

Ici M. Dumas réfléchit un instant et se caresse le menton.

La phrase est assez joliment tournée ; mais il faut y joindre une menace et le foudroyant aveu de ses doctrines radicales. Quand il aura montré les dents d'une manière anssi aimable, il est impossible qu'on ne lui jette pas un os pour l'empêcher de mordre.

Voici la menace :

« L'âge auquel je pourrai faire partie des membres d'une chambre régénérée se rap-
« proche pour moi. J'ai la *certitude*, le jour où j'aurai trente ans, d'être *nommé député* ;
« j'en ai vingt-huit, sire. »

Vous n'êtes pas henreux dans vos prophéties, monsieur Dumas.

Écontons à présent la profession de foi :

« Sire, le dévouement aux principes passe avant le dévouement aux hommes. Le dé-
« vouement aux principes fait les Lafayette ; le dévouement aux hommes fait les Rovigo.
« Je supplie votre majesté d'accepter ma démission, »

De bibliothécaire.

Hélas ! le républicanisme de notre homme fit un four complet, comme son royalisme, comme son bonapartisme. La boîte aux dragées refusa constamment de s'ouvrir.

Pour lors, nous voyons le gourmand désappointé se changer en hydrophobe. Nous l'entendons s'écrier, dans les transports d'une imagination fougueuse :

« Rois et citoyens sont égaux devant le poète. Il soulève le linceul des morts, il arrache
« le masque des vivants, il fustige le ridicule, il stigmatise le crime : sa plume est tantôt
« un fouet, tantôt un fer rouge. *Malheur donc à ceux qui méritent qu'il les fouette !*
« Honte *et malheur à ceux qui méritent qu'il les marque !* D'ailleurs, dès qu'il signe son
« œuvre il en répond ; j'ai signé la mienne. »

Eh bien ! nous signons aussi la nôtre, monsieur Dumas.

En conséquence, nous vous disons qu'une telle conduite envers le prince à qui vous devez votre avenir, est ingrate, déloyale, absurde.

Mais vous trouvez étrange peut-être que nous vous placions sur un terrain où la victoire nous est si facile. Ah ! monsieur Dumas, elle nous sera facile partout ! Certes, il était essentiel de prouver, ne fût-ce que pour justifier le titre de ce chapitre, que le désespoir seul de ne pas mordre au friand gâteau politique a reporté votre appétit vorace sur la maigre galette littéraire. Et puis, d'un côté comme de l'autre, n'est-ce pas la même délicatesse dans le choix des moyens, le même tact et la même bienséance dans l'emploi des procédés? Il est bon de savoir que vous n'avez pris définitivement les lettres pour maîtresses qu'après avoir échoué devant d'autres amours : ce qui nous explique le sans-façon brutal avec lequel vous traitez les malheureuses. Quand elles sortiront de vos mains toutes conspuées et toutes flétries, qui osera les caresser, bon Dieu !

Prenez patience, écoutez-nous une minute encore et nous apprendrons à nos lecteurs en vertu de quels hauts principes de moralité se créa votre manufacture ou, si mieux aimez, votre boutique universelle de pièces,

de romans et de feuilletons, laquelle à l'avenir sera connue, nous l'espérons bien, sous la raison commerciale *Dumas et compagnie.*

C'est dans la préface de *Napoléon* que M. Dumas rapporte textuellement la lettre qu'il écrivit au roi et dont nous venons de citer les plus curieux passages.

En arborant la bannière du républicanisme, il ose dire ceci :

« Je veux que chacun puisse me SOUFFLETER avec cette préface, si je professe jamais « d'autres opinions. »

Vous le voyez, monsieur Dumas, la sentence est sortie de votre propre bouche.

A peine aviez-vous rompu les liens qui vous attachaient à la cour, que le regret prit naissance dans votre âme et que tous vos efforts se dirigèrent vers un but unique, le pardon. Vous rapprocher du roi, grièvement offensé, n'était pas chose possible ; mais le nouveau duc d'Orléans consentait encore à vous accueillir et répondait à ceux qui lui manifestaient leur surprise à cet égard :

— Que voulez-vous ? IL M'AMUSE.

Ainsi, républicain farouche, te voilà devenu le bouffon du prince ? Allons, fais-nous rire, Marat! saute, Robespierre! Si tu es bien gai, bien gentil, bien comique, nous puiserons dans notre cassette quelques poignées d'or et nous récompenserons tes tours.

M. Dumas ne fut jamais plus spirituel qu'à cette époque.

Bientôt il sut joindre aux appointements illimités de sa bouffonnerie les bénéfices d'une fort belle spéculation de plume, la première du genre et qui lui fournit le canevas de toutes celles qu'il exécuta par la suite.

Le duc d'Orléans était d'un naturel guerrier. La France espérait avec lui reconquérir son ancienne auréole de gloire. Il aimait les armes, le fracas des camps, les drapeaux déployés, les fanfares. Le combat lui trouvait la froide intrépidité d'un vieux général, et jamais il n'était plus heureux qu'au sein de nos braves escadrons, qui l'entouraient avec orgueil.

Or M. Dumas ne pouvait manquer d'exploiter à son profit la noble passion du prince.

Il lui propose d'écrire l'histoire de tous les régiments de France. Le duc d'Orléans accepte avec enthousiasme et promet une somme de 8,000 francs par volume. Quelle délicieuse aubaine! M. Dumas fait aussitôt rédiger cet ouvrage par un nommé Paschal, pauvre diable qu'il paie à raison de cinquante écus, de sorte que lui-même, sans écrire une ligne, empoche sept mille huit cent cinquante livres par tome. (*Historique.*)

Peu d'instants après cette agréable spéculation, M. Dumas, qui se voyait grandir dans l'estime du prince, dépouilla sa verve bouffonne et se donna tout à coup un visage d'enterrement. Aux questions qui lui furent adressées à cet égard, il répondit *qu'il avait du chagrin.* Pour un homme

d'esprit la réponse était assez banale. Ce chagrin, nous en devinons toutefois la nature. M. Dumas n'était point encore éveillé de son rêve, il ambitionnait toujours des succès ministériels. Il jalousait M. Guizot; la fortune rapide de ce petit Thiers lui pesait sur la poitrine comme un cauchemar.

Quant au duc d'Orléans, il *s'amusait* très-peu de voir son Triboulet prendre la mine pleureuse et les allures désespérées de Jérémie.

En conséquence on essaya quelques mots en faveur de ce *pauvre Dumas*. Mais Louis-Philippe haussa les épaules, lorsqu'il entendit prononcer le nom du fameux poète, qui jadis prétendait que sa plume était *tantôt un fouet, tantôt un fer rouge*, et qui manifestait si gracieusement l'intention de *fouetter* tout le monde et de *marquer* les rois comme les citoyens.

La réponse muette et néanmoins beaucoup trop significative de la royauté laissait peu d'espoir. A quel saint brûler un cierge? Décidément il n'est que nous à qui l'on défend d'étancher une soif ardente à la source des honneurs.

Jusqu'au ruban rouge qu'on attache à toutes les boutonnières et qui ne brille que par son absence à celle de M. Dumas!

Allons, il faut employer les grands moyens et sauver au moins la croix dans ce naufrage politique.

Un jour, à Versailles, on poste notre homme sur le passage de sa majesté. Le roi débusque par les galeries, M. Dumas court à sa rencontre et se prosterne tout d'une pièce.

O République, voile-toi la figure et brise tes autels!

Et votre préface, marquis?

Comment résister à un homme qui suppliait ventre à terre? Louis-Philippe se laissa fléchir. Il se pencha vers le prosterné, lui saisit le petit bout de l'oreille et le releva devant toute la cour, avec ces mots proférés sur un ton moitié paterne, moitié railleur :

« Grand collégien! »

Puis il passa outre, laissant M. Dumas enchanté de l'apostrophe.

Trois jours après, on donnait la croix à l'auteur de l'*Histoire des régiments* : nous ne parlons pas de celui qui touchait cinquante écus par volume.

Sur mer, lorsqu'on prend un pirate, on l'accroche au bout de la grande vergue. Nous trouvons le procédé très-injuste et nous ne voyons pas trop pourquoi celui-ci finirait par une corde, quand celui-là finit par un ruban. Mais notre siècle nous a ménagé tant de surprises.....

Enfin passons là-dessus.

M. Dumas a la croix, M. Dumas triomphe, M. Dumas reprend toute sa gaîté, M. Dumas rivalise avec feu Rabelais de bons mots et d'extravagances. Pantagruel auprès de M. Dumas ne débite plus que des fadeurs. Le pavillon Marsan tout entier se tord dans les convulsions d'un fou rire.

Silence, bouffon! prends des habits de deuil et, quand la France jette un cri de douleur, ne viens pas grimacer sur une tombe.

Le duc d'Orléans n'est plus. Avec lui périssent une bonne partie des ressources pécuniaires de M. Dumas et le dernier espoir qu'il gardait encore d'être un jour un homme politique. Le voilà relégué dans les steppes arides de la littérature, terrain qui se refuse à produire, s'il n'est retourné dans tous les sens par les mains consciencieuses du travail. La vie de l'écrivain n'est qu'une longue veille. Sa muse est une vierge sage qui doit continuellement entretenir sa lampe, pour que l'approche de l'inspiration ne le trouve point au dépourvu. Malheureusement, M. Dumas n'a jamais compris cette nécessité constante du labeur. Les habitudes de plaisir et les folles orgies sont mauvaises conseillères. Pour suffire à l'entretien du harem, pour satisfaire les caprices de la sultane favorite, un enfant du prophète se ruine, et M. Dumas est un Turc au petit pied.

Son budget doit s'élever, année courante, à la somme de DEUX CENT MILLE FRANCS, sinon lui-même et son entourage crient misère.

Mais la muse n'est pas une fille qu'on *entretient.*

Qu'en avez-vous fait de cette vierge sans tache, de cette compagne sainte, qui était descendue d'en haut près de vous, poète, afin d'abriter votre front de ses ailes et de vous inspirer de ses sourires ?

Qu'as-tu fait de cette fille du ciel, audacieux enfant de la terre ?

Le voici : tu l'as dépouillée de sa robe blanche, tu l'as exposée nue à de lascifs regards, tu l'as fait violer par tous les passants. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une prostituée sans vergogne, une impure, dont tu es le souteneur, dont tu reconnais les bâtards pour des enfants à toi, dont tu signes les adultères, dont tu négocies les caresses, dont les débauches effrontées te rapportent de l'or.

Voilà ce que tu as fait de ta muse.

Et notre main ne soulèverait pas le voile sous lequel s'abrite un mystère d'immoralité ? Nous tairions le secret d'une orgie monstrueuse ? Nous ne dirions pas au public : Vous voyez bien cet homme, qui met son nom partout, au frontispice des livres, sous les colonnes du journalisme, dans les revues, dans les recueils, au bas de tout ce qui s'imprime et de tout ce qui s'achète ? Eh bien, le nom de cet homme est un mensonge ! Il vous en impose effrontément. Ces livres ne sont pas à lui, ces colonnes ont été écrites par d'autres; il a dupé les revues, il a trompé les recueils. Ce qu'il vous présente comme sa progéniture ce sont des enfants trouvés, dont il n'a jamais été le père.

Il faut DEUX CENT MILLE FRANCS à M. Dumas. C'est une chose bien avouée, partons de là.

Nous admettons qu'une pareille somme lui soit nécessaire. A la rigueur on peut avoir besoin de deux cent mille francs pour vivre. On a vu souvent, on voit tous les jours des individus qui dépensent le double. Or, qui

s'avisera de régler le pot au feu d'un homme, de restreindre sa dépense, de brider le dévergondage de sa table, de tarifer les plaisirs de sa couche? Personne assurément. Chacun a le droit de jeter au luxe et au caprice l'argent qu'il tient de son patrimoine ou qu'il a gagné par son travail.

Son travail, entendez-vous?

Car celui qui exploite le travail des autres en dehors des proportions voulues par l'intérêt social, celui qui ose dire à son frère : Courbe-toi sur la tâche que je t'impose, exerce tes membres rompus par la fatigue et ne perds pas une minute pour essuyer ton front ruisselant; celui-là, monsieur Dumas, c'est le planteur féroce, qui tient à la main sa lanière sanglante; c'est le riche qui boit la sueur du pauvre; c'est le frêlon qui vit aux dépens de l'abeille et qu'il faut écraser.

Mais, si l'exploitation dans le domaine de la matière est déjà si odieuse, que sera-ce donc dès qu'elle s'étend au domaine de l'intelligence?

L'intelligence! cette portion de lui-même que le Seigneur a mise en nous, ce don céleste, ce rayonnement de l'essence divine! l'intelligence, c'est-à-dire notre âme, notre esprit, nos facultés, tout ce qui fait l'homme, tout ce qui est à lui, bien à lui, lors même qu'il naît esclave; l'intelligence! voilà ce que vous exploitez, monsieur Dumas! Vous osez porter la main sur le feu du ciel! Prométhée stupide, vous ne craignez pas la foudre?

A vos côtés sont des hommes que vous avez dû rencontrer un jour sous la griffe de la misère; car il est impossible qu'ils aient fait avec vous un pacte qui les souille, sans y être poussés par les angoisses du désespoir, par les tortures de la faim. Ces hommes, vous les avez racolés, vous avez dit à chacun d'eux : Tes entrailles crient, tu as froid, tu n'as pas d'asile? tiens, voici de la nourriture, voici des vêtements; à l'avenir, tu ne manqueras plus de refuge. Mais en échange du pain que je te donne et des habits dont je te couvre, à moi ton esprit, à moi ton intelligence. Je soigne ton corps, livre-moi ton âme.

Allons, manœuvre, prends la plume!

Et votre boutique s'organise. Tous les ouvriers sont à la besogne. Les drames s'ourdissent, les intrigues se filent, les romans se charpentent.

Çà, qu'on se dépêche, marauds! J'ai quinze actes de commandés pour le Théâtre-Français, dix-huit pour l'Odéon, cinquante-trois pour les boulevarts. Mes éditeurs ont ma parole pour trente-six volumes, qui me sont payés d'avance. Le *Siècle* m'annonce à grand orchestre, la *Presse* est à mes trousses, les *Débats* me tarabustent, la *Démocratie pacifique* hurle, la *Patrie* m'accuse de la trahir. Tous ces gens-là réclament les fournitures promises et me placent le poing sous la gorge pour avoir du manuscrit. Brochez, brochez vite! On n'aura garde de se plaindre. Le DUMAS a cours sur la place : nous pouvons débiter de la pacotille et vendre de la contrebande : il n'y a pas de danger que le *Commerce* la refuse. — Est-ce fini,

mes maîtres? Bravo! — Voilà votre salaire. Je signe le tout, c'est convenu. Donc, pas d'indiscrétion, pas d'esclandre, ou je vous rends vos guenilles et je vous rejette sur le pavé, mendiants! Vous êtes encore trop heureux de lécher la main qui vous paie, misérables! Quel est celui d'entre vous qui pourrait faire imprimer deux lignes, en les signant de son nom? Vous me devez par conséquent de la reconnaissance. Si je gagne deux cent mille francs avec toutes ces pages, que vous fabriquez, peu vous importe. N'ai-je pas mes frais de *maison*, des frais énormes? L'an prochain peut-être, je me verrai dans la pénible nécessité de gagner un million et de monter ma fabrique sur une plus vaste échelle.

C'est on ne peut mieux. Maintenant, monsieur Dumas, veuillez nous répondre.

Croyez-vous que tous ces journaux, que vous abusez indignement, vous accueillent encore, dès qu'ils auront la certitude d'un trafic ignoble? Non, Monsieur Dumas. Ils ont trop de conscience, ils tiennent trop à leur honneur. La presse n'est pas aussi dégradée qu'on veut bien le dire. C'est toujours une reine devant laquelle se prosterne le monde et qui ne déposera pas sa couronne pour descendre avec vous dans l'opprobre. C'est toujours une puissance qui vous frappera de son sceptre, dès qu'elle verra que l'un des fils de son adoption veut déshonorer sa mère. Et le public, Monsieur Dumas, le public dont vous usurpez les éloges, apprenant enfin que vous jouez avec sa confiance et que vous battez monnaie avec sa bonne foi, le public se lèvera comme un seul homme pour crier haro sur le pillard, pour flétrir le trompeur.

Nous en avons la conviction profonde, et c'est là, nous ne craignons pas de l'avouer, ce qui nous donne le courage d'une attaque franche et directe.

En premier lieu, nous avons cru qu'une simple protestation, déguisée sous des formes convenables, suffirait pour vous rendre au sentiment de l'honneur littéraire. Il nous répugnait de vous désigner ouvertement; nous voulions vous laisser, en un mot, la possibilité du repentir. Mais votre cynisme a tout perdu, vous nous avez forcé de déchirer le voile: aux grands maux les grands remèdes.

Ici, nous croyons nécessaire de mettre nos lecteurs au courant des circonstances qui ont précédé la publication de cette brochure.

Le 29 décembre dernier, furent convoqués à leur séance annuelle tous les membres de la Société des gens de lettres. Plusieurs de nos jeunes écrivains, qui avaient résolu de protester hautement contre le mercantilisme de la plume, daignèrent nous choisir pour organe.

Or, un article des statuts nous enjoignait de soumettre à l'assentiment du comité la motion que nous devions faire à l'assemblée générale, et dont nous croyons utile de rapporter le texte:

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Unis par les liens de l'association, notre but est de nous soutenir et de marcher à la défense de nos intérêts méconnus. Nous tous, qui composons cette assemblée, grands ou petits, puissants ou faibles, nous devons nous entendre pour faire respecter le domaine de l'intelligence.

Car nous vivons par la renommée.

Qui dit renommée dit opinion publique. Notre tâche principale est de nous conserver purs en face de l'opinion.

C'est en vain qu'on essaierait de nous isoler les uns des autres. La société voit en nous un corps dont les membres sont solidaires, et trop souvent elle fait peser sur tous l'accusation qui ne devrait frapper qu'un seul.

Messieurs, des bruits calomnieux, accueillis par ce public dont chacun de nous relève, sont parvenus à vos oreilles.

Vous vous en êtes indignés !

On flétrit des noms illustres. On prétend qu'une plume féconde s'ingénie, par des moyens indignes, à tripler ses ressources, qu'elle accapare les talents subalternes, qu'elle s'entoure d'ouvriers obscurs, de fabricants salariés, qu'elle achète les pages au mètre et les lignes au boisseau.

Voilà ce qu'on ose dire, je l'affirme, et personne ici ne me démentira.

Or, Messieurs, je vous le demande, n'est-ce pas notre devoir à tous de défendre celui de nos frères dont on attaque ainsi la réputation ?

Laisserons-nous croire que les marchands s'installent à la porte du temple, sans qu'un autre Christ vienne les en chasser, le fouet à la main ?

Nous verrions un homme descendre du trône du génie pour mettre le pied dans la boue de l'agiotage ; nous verrions ce même homme changer l'autel en comptoir, coiffer sa muse du bonnet de l'usure, escompter l'intelligence, peser l'esprit, faire une banque de la pensée ; nous verrions tout cela sans crier : Profanation !

C'est impossible.

Oui, c'est impossible ! un écrivain, quelque grand qu'il soit, n'affronte point ainsi l'opinion publique.

C'est impossible ! un écrivain ne dira jamais : « Il me faut de l'or avant tout ! Ma plume « s'émousse, taillez vos plumes pour me venir en aide ! mon talent vieillit, vendez-moi le « vôtre ! »

Et, quand il pousserait à ce point l'oubli de lui-même et de sa gloire, où trouverait-il des plumes mercenaires ? Quel est celui d'entre nous qui voudrait se courber devant l'autocrate du feuilleton, lui présenter l'œuvre de ses veilles, et lui dire : « Signez, puis faites-« moi l'aumône ! »

Celui-là, Messieurs, à supposer qu'il existe, ne nous occupera pas un instant, car il n'est point homme de lettres ; il ne peut être ici.

Le propre de l'écrivain, c'est l'individualité. Où l'individualité s'efface l'écrivain disparaît.

Donc le seul qui doive attirer nos regards, ce n'est pas l'acheté, c'est l'acheteur.

Eh bien ! je le répète : un homme qui a grandi parmi nous, dont nous avons les premiers salué la gloire, dont la renommée s'est accrue de tout le bruit de nos applaudissements ; un homme, devenu l'un de nos chefs, et qui, par conséquent, n'ignore pas que son honneur est aussi notre honneur, cet homme ne peut jeter le masque et se poser en coryphée de la honte !

Il ne peut saisir la Réputation, cette vierge aux blanches ailes, pour la traîner dans l'égout commercial et la violer aux yeux de tous !

Eh quoi ! l'on soutiendra que ce nom splendide, il le met en commandite ? que cette gloire, il l'imprime comme un cachet sur des ballots de contrebande ?

Il ne se serait fait grand que pour être une ombre immense entre nous et l'horizon, pour obstruer toutes les routes, pour se dresser en Hercule au seuil de toutes les portes, et nous forcer, comme prix du passage, à lui jeter notre nom, cette chose sans laquelle nous ne sommes plus ?

Ainsi nous nous serions trompés, nous jeunes écrivains ?

Ainsi nous devrions nous repentir d'avoir gardé la religion des principes, la noblesse du cœur, les saintes croyances ? Pendant dix ans, nous aurions appelé génie des lettres le vampire du monopole ? Ce dieu que nous avons nourri d'encens ne serait plus qu'un lazzarone effronté qui se chaufferait à notre soleil ?

Non, non, Messieurs ! un pareil homme n'a jamais existé, il n'existe pas !

Convaincu de l'invraisemblance de ces clameurs, affrayé de leur portée funeste, je crois qu'il est de notre devoir d'y mettre un terme en insérant au procès-verbal de la séance un démenti solennel. Que notre voix s'élève contre toutes ces voix menteuses, et qu'en sortir de cette enceinte nous puissions dire, la main sur le cœur : « Nous n'avons à rougir « d'aucun de nous. »

Cette déclaration que je vous demande, la voici :

« La Société des gens de lettres, dans sa séance annuelle du 29 décembre 1844 ;

« Attendu que de flétrissantes attaques ont été dirigées contre plusieurs de ses « membres ;

« Attendu qu'il serait contraire aux principes les plus sacrés de son origine d'admettre « non-seulement les faits de l'accusation, mais encore la possibilité de ces faits ;

« La Société consultée déclare :

« Qu'elle ne croit pas, qu'elle ne veut pas croire aux bruits qui circulent, et qu'il est de « sa dignité, comme de son honneur, de les taxer de calomnies. »

Oui, Messieurs, il faut crier bien haut, il faut crier partout que nous seuls, au milieu du matérialisme du siècle, nous sommes retranchés sur la montagne pour y conserver l'arche sainte. On ne trafique pas chez nous ! on n'y vend pas son âme ! on ne s'y prostitue pas pour de l'or !

Moissonneurs du champ de l'intelligence, chacun de nous emporte sa gerbe et ne touche point à celle des autres.

Vous le voyez, Monsieur Dumas, nous y avions mis des formes. Votre nom ne devait pas être prononcé. L'éclat que nous sommes à présent obligé de faire, il dépendait de vous de l'empêcher par un retour généreux à votre dignité d'homme de lettres. Mais vous n'avez plus de conscience, elle est morte. L'homme qui s'écrie : « Je signe tout ce qu'on veut, rien ne m'engage ! » ou bien encore : « J'ai du sang africain dans les veines, je suis pillard de ma nature ! » Cet homme-là, Monsieur Dumas, est attaqué dans les parties nobles et la gangrène lui ronge le cœur.

Le 28 décembre, veille de la séance, Messieurs du comité voulurent bien nous accueillir et nous transmettre verbalement leur réponse au sujet de la communication que nous leur avions faite.

Ils tombèrent d'accord avec nous sur la gravité du mal et la nécessité d'y apporter remède.

Toutefois notre levée de boucliers leur parut bien audacieuse. Ils craignaient que nos paroles n'eussent l'air d'un appel aux passions et ne provoquassent un scandale au sein de l'assemblée.

Nous répondîmes :

— Messieurs, si vous nommez scandale une manifestation devenue nécessaire, nous avons le regret de nous déclarer pour le parti du scandale. Avant de songer à guérir une maladie, les médecins doivent la connaître. Puisque les membres de la Société sont appelés à réprimer l'abus, nous persistons à croire qu'il faut le signaler hautement. Du reste, il nous est impossible d'accepter la moindre proposition conciliatrice : on n'est pas transfuge à la veille d'une bataille.

Mais voici bien une autre fête !

En quittant le lieu de réunion du comité, nous nous trouvâmes face à face avec un personnage, qui nous lança très positivement un regard de

travers, ce qui ne nous empêcha pas de le saluer avec toute la politesse qui nous distingue...

Car c'était M. ALEXANDRE DUMAS en personne.

Il faisait antichambre dans les bureaux, depuis une demi-heure, attendant que notre départ lui permît d'entrer à son tour. On a prétendu qu'il n'était pas averti. Convenons alors que le Hasard est un dieu fantasque. Où va-t-il s'aviser de conduire là M. Dumas, juste au moment où il s'agit de lui ?

Mais quelques renseignements deviennent indispensables, pour bien faire comprendre à nos lecteurs la scène qui va suivre.

Assistent à cette réunion : M. VIENNET, de l'Académie française, pair de France et président du comité ; MM. Charles MERRUAU, Félix PYAT, vice-présidents; Henri CELLIEZ, Frédéric THOMAS, rapporteurs ; ALTAROCHE, Auguste MAQUET, secrétaires; Ernest ALBY, archiviste; le bibliophile JACOB ; MM. MOLÉ-GENTILHOMME, Hippolyte LUCAS, Michel MASSON, plusieurs autres dont les noms nous échappent, et enfin M. POMMIER, notre agent central.

Autour de la pièce règne un vaste divan circulaire, sur lequel sont assis les membres présents, à l'exception de M. Viennet, qui siége devant un bureau placé au centre. Sur ce même bureau se trouve une première épreuve de notre factum. Nous avions eu la galanterie d'envoyer de l'impression à ces messieurs pour leur épargner la peine de lire notre griffonnage.

Un commis annonce :

— M. Dumas !

Chacun de se regarder avec stupéfaction. M. Pommier court vers la porte et s'écrie :

— Mais entrez donc, Dumas, entrez donc ! justement on parle de vous.

Quelques membres veulent imposer silence aux paroles, sans doute involontairement indiscrètes, de M. l'agent central. Il n'est plus temps. Le grand homme fait irruption dans le sanctuaire et donne à ces messieurs un spécimen des façons gracieuses qui le caractérisent.

Il débute par frapper sur le ventre du président.

— Bonjour Viennet... bonjour, mon cher... ça va bien ?

M. Viennet se lève de son fauteuil avec une gravité qui déconcerte un peu l'intrus. Mais celui-ci reprend bientôt toute son assurance et va serrer la main de M. Auguste Maquet.

Bonjour, Maquet... Salut, messieurs... Vous êtes en séance ?... diable ! si je vous dérange, dites-le... je vous laisserai libres. Je venais voir si Pommier n'avait pas quelques sous à ma disposition (*Textuel.*) Hein ? pouvez-vous me donner de l'argent, Pommier ?... A propos, qui est-ce qui parle de moi ? On parle donc de moi ?... Voyons cela, je vous prie. (*Toujours textuel.*)

Le mystère n'était plus possible. Quelqu'un désigna notre imprimé sur le bureau.

— Ah ! ah ! fit M. Dumas, — et il s'installa dans le fauteuil, que le président venait de laisser vide. M. Viennet se tenait alors debout devant la cheminée, dans une attitude froide et digne.

M. Dumas prit notre feuille et lut à haute voix ce qui suit :

« SUR LE MERCANTILISME LITTÉRAIRE, motion faite à la séance annuelle de la Société des « gens de lettres, par M. EUGÈNE DE MIRECOURT. »

— Mirecourt..... Mirecourt ? fit-il en s'interrompant et en se frappant le front : j'en ai vu deux..., l'un aux Français, l'autre à l'Odéon... Peste ! ils sont bien mauvais !... Ah ! Eugène de Mirecourt ? En effet, je connais cela ! Il m'a écrit, ce monsieur, pour me proposer des romans... Je n'en ai pas voulu.

Ah ! nous vous avons proposé des romans, Monsieur Dumas ? Voici qui devient curieux ; voici qui prouve jusqu'à l'évidence qu'il y a parmi nous un traître, et qu'on vous a vendu le secret du piége que nous voulions vous tendre. Oui, oui, M. Dumas ! vous avez reçu DEUX LETTRES de nous ; certes, nous ne le nions pas, et nous le racontions à l'instant même à Messieurs du comité, tout en leur expliquant la nature de nos projets. Mais ces lettres ne parlaient pas de *romans*, Monsieur Dumas. Nous avions assez de finesse et nous vous en soupçonnions trop pour ne pas déployer toutes les ressources habiles du chasseur qui traque une bête fauve.

Bientôt nous allons donner les pièces justificatives.

En attendant, poursuivons.

M. Dumas continua sa lecture et parcourut le factum avec un air de dédaigneuse indifférence ; mais tout à coup il devint pâle, ses lèvres se contractèrent, puis le rouge lui monta subitement au front, lorsqu'il en fut à ce paragraphe : « *Eh quoi ! l'on soutiendra que ce nom splendide,* « *il le met en commandite ? etc., etc.* »

— « Messieurs ! cria-t-il, en jetant l'épreuve et en frappant le bureau de son poing fermé, c'est une infamie !

— « On ne vous nomme pas, dit une voix.

— « On ne me nomme pas ! on ne me nomme pas ! La gaze est transparente, chacun me reconnaîtra ! C'est une accusation déguisée.... c'est moi, c'est bien moi qu'on a voulu peindre ! Je proteste contre un pareil mensonge. Des collaborateurs, je n'en ai jamais eu pour le roman, je le déclare, je le jure ! L'assemblée générale décidera la question, car je lui présenterai moi-même le manuscrit des trente-six volumes qui ont paru dans le cours de cette année.... Tout est écrit de ma main ! (*Textuel encore.*)

— « C'est une preuve.... si l'on veut, dit une seconde voix, en interrompant M. Dumas. »

Le fait est qu'à partir du jour où l'on soupçonna l'établissement de sa fabrique, notre homme recournt à son ancien talent d'*expéditionnaire*, afin de rassurer les jonrnaux et les éditenrs, qui commençaient à jeter le cri d'alarme. Il *recopia* tout avec une dextérité merveillense. Aujonrd'hui sa besogne est beaucoup moins fatigante, attendu que, par un étrange et nouveau caprice du hasard, M. Dnmas fils possède une écriture absolument identique à celle de monsieur son père.

Ce que nous avançons là, ce que nous avons dit depuis le commencement de cette brochure, ce que nous dirons jusqu'à la fin, nous le certifions véritable, nous le certifions sur l'houneur.

Parmi l'entourage de notre adversaire, il n'est pas nne seule personne qui ose nous démentir.

Mais rentrons à la salle du comité. Nous ne pouvons pas être indiscret en faisant l'histoire d'uu incident tout-à-fait en dehors de la délibération précédente et dont chacun, du reste, s'entretenait sans gêne à la séance générale du lendemain.

« C'est une preuve... si l'on veut. » M. Dumas tressaillit à ces mots. Sa justification devenait impossible ; on était instruit de tontes ses manœuvres, on tenait le bout de toutes ses ficelles. Il essaya de se tirer d'affaire par la plaisanterie. Se retournant vers M. Viennet, dont il soutiut le regard avec aplomb :

« Eh! eh! lui dit-il, vous me faites les petits yeux... c'est mauvais signe.

Le présideut s'inclina sans répondre. Le reste du comité gardait le même silence et témoignait la même froideur.

« Ah ça ! voyons, se moque-t-on de moi ? qu'on me le dise ! » cria M. Dumas, perdu dans le dédale d'une position fausse et regrettant de tout son cœur de s'être fourvoyé dans ce guêpier. « Suis-je sur la sellette? va-t-on m'appliquer à la torture ? Eh bien ! messieurs, je serai franc. J'ai fait quelques ouvrages en collaboration, je ne dis pas le contraire, mais c'est avec un seul collaborateur, M. Auguste Maquet... que voilà. » *(De plus en plus textuel).*

Cet aveu, aussi étourdissant qu'inattendn, fut le signal d'un murmure d'indignation. Viugt apostrophes foudroyantes se croisèrent.

« Tout à l'heure, vous avez solennellement juré que vous n'aviez jamais eu de collaborateurs pour le roman.

« Pourquoi signez-vous seul ?

« Si M. Maquet travaille, de quel droit effacez-vous son nom ?

« Vous avouez M. Maquet... rien ne vous empêche d'avoner les autres.

« MAISON MOIROUD ET COMPAGNIE, voilà tonte l'histoire ! » dit M. Viennet avec le plus grand calme.

Ce fut le coup de grâce.

L'homme de lettres-négociant fut atterré par cette saillie du spirituel aca-

démicien, dont les paroles étaient à la fois le blâme le plus direct et la satire la plus mordante. Maison Moiroud et Compagnie! ce mot charmant eut, dès le soir même, un plein succès dans les salons de la Chaussée-d'Antin, dans les cabinets du journalisme, au foyer de la Comédie Française, partout enfin où la nouvelle était déjà parvenue. Chacun la répétait et l'apprenait à d'autres au milieu de bruyants éclats de rire. Maison Moiroud et compagnie! comme c'est bien cela! comme c'est net et clair! comme on voit la littérature descendre aux mœurs du comptoir et patauger en pleine rue Saint-Denis! Croyez-nous, monsieur Dumas, faites badigeonner ces huit syllabes sur une enseigne, au-dessus de votre magasin. Si vous mourez un jour, ne les oubliez pas dans votre épitaphe. Maison Moiroud et compagnie! que la tombe te soit légère!

En attendant, nous remercions M. Viennet de nous avoir en quelque sorte dicté le titre de notre brochure.

Le trait avait frappé si juste que M. Dumas resta, pendant quelques secondes, dans un état de stupeur inquiétant. Lorsqu'il revint à lui, ce fut pour donner aux spectateurs un autre sujet de crainte. Il se promenait de long en large comme le tigre en cage. Sa figure était écarlate, ses tempes ruisselaient, ses yeux lançaient des flammes; il avait le délire.

On put l'entendre professer, dans toute leur étendue, ses doctrines de pillage et d'exploitation.

« Malgré ce qu'on dira, malgré ce qu'on voudra faire, il continuera de suivre la même route, dévalisant à droite et à gauche tout ce qu'il trouvera sur son passage. La Société des gens de lettres n'a pas le droit d'y mettre obstacle; elle outrepasserait les limites de sa puissance. Demain, si bon lui semble, M. Dumas vendra dix, vingt, trente, cinquante volumes, dont il n'aura pas écrit une ligne... car, au bout du compte, il lui faut deux cent mille francs. »

C'est l'éternel ultimatum.

Le jour qui suivit cette incroyable scène, dont les détails, recueillis de divers côtés, ne peuvent être ici qu'imparfaitement rendus, l'assemblée générale des gens de lettres, sur notre initiative et sur la proposition du comité, déclarait d'une voix unanime qu'il ÉTAIT URGENT DE RÉGLER LA COLLABORATION DANS LES ŒUVRES LITTÉRAIRES. On va dresser de nouveaux règlements, on va porter de nouvelles lois; mais, lois et règlements, M. Dumas a déclaré d'avance qu'il les foulerait aux pieds et qu'il persisterait quand même dans son odieux mercantilisme.

Donc notre devoir est de traduire M. Dumas au banc de l'opinion publique. Nous nous portons partie civile; en conséquence, on a le droit de nous demander toutes les preuves de l'accusation.

Les voici.

CHAPITRE III.

ATELIER THÉATRAL. — BOUTIQUE DE ROMANS. — NOS RELATIONS ÉPISTOLAIRES AVEC M. DUMAS. — ANECDOTES.

Mais d'abord il nous faut combattre un détestable argument, que certaines personnes ont la bonhomie de trouver péremptoire.

Les peintres, dit-on, les sculpteurs font travailler leurs élèves, et pourtant les œuvres sont toujours signées du maître. Or ce qui a lieu dans les arts peut également avoir lieu dans les lettres; donc M. Dumas a le droit de se faire aider par qui bon lui semble et de signer toute la besogne.

Voici qui est concluant.

Nous félicitons de grand cœur le philosophe qui raisonne avec une méthode aussi large et une précision si parfaite. Il nous prend envie de briser notre plume, de nous prosterner devant cet homme profond et de lui demander humblement à baiser le bas de sa robe.

Toutefois, essayons de lui répondre.

« Ce qui a lieu dans les arts peut également avoir lieu dans les lettres... »

Permettez! il y a dans la peinture et la sculpture une partie essentiellement matérielle qui n'existe en aucune sorte dans les travaux littéraires, à moins qu'on ne tienne compte de la besogne du copiste, et nous sommes à peu près sûr que les collaborateurs de M. Dumas se révolteraient énergiquement contre celui qui les traiterait de *copistes*. Un livre n'a que deux choses, le fond et la forme, la conception et le style. Dans les arts, au contraire, la partie matérielle du travail laisse des traces très visibles. Les élèves de Raphaël qui travaillèrent à la belle toile de la *Transfiguration*, les élèves de Michel-Ange qui travaillèrent à la *Chapelle-Sixtine*, les *praticiens* de tous les maîtres en sculpture ont pu prêter leur labeur sans toucher à la pensée créatrice. Qu'ils aient broyé des couleurs ou qu'ils les aient étendues sur une esquisse; qu'ils aient couvert une toile de ces pre-

miers plans de coloris, forme insignifiante qu'anime ensuite le souffle du maître, il n'y a aucune comparaison à établir avec ce qui se passe dans les lettres.

Et voyez cette différence.

Raphaël a pu emprunter la craie de Jules Romain pour transporter son carton sur la toile. Ce carton, dépositaire de la pensée du maître, est dans les arts ce que le plan d'un livre est dans les lettres. Or M. Dumas achète des plans et devient vis-à-vis du vendeur ce que Jules Romain était vis-à-vis de Raphaël.

Ajoutons que, dans les lettres, bien plus que dans les arts, la pensée première constitue l'œuvre véritable. On peut avoir le don du coloris ou le don des lignes, et être un grand artiste. Mais sans la conception, sans l'étincelle créatrice, sans l'idée, le poète ressemble à ces ouvriers tisserands qui rencontrent sous leurs doigts les fleurs les plus éclatantes d'un cachemire, sans se douter du mystère qui les fait éclore.

Enfin les grands-maîtres en peinture n'ont jamais exercé leurs élèves en vue de la production, mais en vue de l'étude.

Durant les saintes veilles de ces laborieux enfants d'une école, le maître ne comptait point l'or que chaque heure de travail pouvait amener, mais les éclairs de génie que chacun de ses regards faisait luire sur le front du travailleur. Profanes, ne confondez point l'exploitation avec l'initiation! De toutes les écoles d'Italie sont sortis des maîtres et des chefs-d'œuvre. Que sortira-t-il de l'usine littéraire de M. Dumas? de la honte pour lui, de l'épuisement et de l'obscurité pour les autres. Raphaël enseignait à Jules Romain le sentier qui mène aux cimes de l'inspiration; M. Dumas ne montre à ses travailleurs que la route qui descend aux abîmes. Raphaël prêchait à ses élèves le dogme de l'idéal et les pieux mystères de la beauté absolue; M. Dumas apprend les hommes de lettres qu'il exploite à se moquer des pruderies de la muse et ne se les rend féconds et fidèles qu'à force de les corrompre.

Résumons-nous :

Les maîtres, dont on allègue ici les traditions d'atelier, donnaient le génie à leurs élèves en échange de quelques coups de brosse ou de ciseau, qui servaient à dégrossir une œuvre; M. Dumas ne donne qu'un peu d'or en échange d'une âme qu'il absorbe tout entière. Ses collaborateurs sont les Raphaël; le copiste, le *dégrossisseur* (forgeons le mot), c'est lui.

Dans une œuvre littéraire, tout se tient, tout s'enchaîne. Ce n'est pas un édifice que l'on peut construire par portions détachées. La page qui suit est la sœur de la page qui précède; elles sont du même sang, de la même pensée; la conception pas plus que l'exécution ne sont intermittentes, l'une et l'autre se produisent d'un seul jet. Deux hommes s'accouplent pour faire un livre, les choses se passeront nécessairement de telle sorte que l'un créera le fond, l'autre la forme; mais on ne verra jamais l'un concevoir

une partie de l'ouvrage et habiller le reste. Il est évident que ces deux hommes sont égaux par le travail et par le mérite du résultat. Si l'un des deux se cache, il donne nécessairement à l'autre une partie de puissance qui n'appartient pas à celui-ci. Dans les arts, c'est bien différent. Un élève saura préparer une palette, esquisser un œil, empâter un premier plan, fondre un horizon, masser un feuillage, indiquer une draperie, et partant aider à l'œuvre du maître, tout en essayant ses forces dans un travail utile; mais est-ce à dire pour cela qu'il fût capable de l'œuvre entière, soit dans sa création, soit dans son exécution ?

S'il y a donc en peinture des élèves, il n'y a dans les lettres que des collaborateurs, qui sont tous forcément sur le pied d'une égalité parfaite. Où cette égalité cesse, la morale reçoit une grave atteinte.

En peinture, c'est l'enseignement; en littérature, c'est le vol.

M. Dumas signant les œuvres des hommes de lettres dont il s'entoure, c'est Horace Vernet signant un tableau de Paul Delacroix, c'est Bosio signant un groupe de Pradier. M. Dumas puisant dans la pensée de Shakespeare, de Goëthe, de Schiller, c'est Delaroche transportant sur l'une de ses toiles le *Crucifiement* du Guide.

Nous avons entendu notre héros faire l'apologie du plagiat.

Voyons un peu comment il a su mettre en pratique son honorable système. Et d'abord prenons l'une après l'autre chacune des pièces de théâtre pour lesquelles on ne lui connaît point de collaborateurs *vivants*, ce qui ne veut pas dire le moins du monde qu'il les ait fabriquées tout seul.

HENRI III.—C'est là votre plus beau succès, monsieur Dumas ; c'est là sans contredit la pierre angulaire de votre réputation, le commencement de vos triomphes, la plus juste excuse de votre orgueil. Mais n'auriez-vous jamais par hasard entendu citer le nom d'un certain Pierre de l'Étoile, grand audiencier de la chancellerie de France, un homme très-aimable, qui vivait de 1540 à 1611 et qui hantait beaucoup les grands de son époque? Ce Pierre de l'Étoile, pendant les trente-cinq dernières années de sa vie, a rédigé le journal le plus curieux et le plus intéressant qui se puisse lire. Or vous avez soustrait à ce recueil toutes les péripéties de votre drame et l'histoire de la *Mort de Saint-Mégrin*, mot pour mot, lettre pour lettre.

Ah çà, nous direz-vous, il n'est donc plus permis de *consulter* les vieux documents? *Consulter* nous paraît si modeste que nous sommes presque tenté de vous donner raison, monsieur Dumas.

Mais, à propos, vous connaissez beaucoup mieux un nommé Walter Scott, *obscur* romancier d'outre-Manche, qui parfois en vérité n'est pas dépourvu de mérite. Vous avez également appris que, vers la fin du dernier siècle, existait en Allemagne un petit marand de poète qui s'est permis de faire neuf tragédies magnifiques.

Neuf, juste le nombre des muses, quelle prétention !

Vous avez pris à l'auteur de *Waverley* l'admirable scène de la bruta-

lité de Ruthven ; vous avez pris à l'auteur de *Don Carlos* la scène entre Don Carlos et le jeune page. Qu'avez-vous pris encore, hélas ! et pourquoi notre faible érudition nous empêche-t-elle de découvrir tous vos larcins ? Mais on écrirait des volumes à les mentionner, et nous en savons déjà trop pour le cadre restreint d'une brochure. *L'homme de génie ne vole pas, il conquiert :* soyez tranquille, nous choisirons vos plus beaux faits d'armes. En attendant, Pierre de l'Étoile vous a fourni l'ébauche de *Henri III ;* Scott et Schiller ont posé les couleurs..... Voilà le tableau fini.

Salut aux véritables auteurs de votre pièce !

Du reste, M. Dumas est tellement convaincu de cette vérité-pratique : *Il faut prendre son bien où on le trouve*, qu'il ne se gêne pas le moins du monde pour cacher ses pirateries.

Un jour, il entre chez l'un de ses collaborateurs avec un volume de Goëthe dans sa poche. Il prend ce volume, l'ouvre et le place sous les yeux du susdit collaborateur, en s'écriant :

— Regardez cette scène d'*Egmont ?* je l'ai mise tout entière dans *Christine.*

Voilà l'homme !

Il est une chose évidente, et dont chacun n'hésitera pas à convenir avec nous : c'est que la destinée aurait dû faire naître M. Dumas un siècle plus tôt, sous les poétiques ombrages de la forêt de Bondy. Grâce au *sang africain* qui coule dans ses veines, il lui eût été loisible de se livrer tout à l'aise au genre d'exploit que réclame sa nature. Mais la destinée ne fait que des sottises. On lui demande une carabine et un sifflet, la capricieuse vous donne une plume ; on la supplie de vous laisser courir les grands chemins, elle vous enferme dans une bibliothèque : alors, il faut bien *prendre* des livres.

CHARLES VII. — Un célèbre jurisconsulte, disciple de Cujas et qui, vers la fin de sa carrière, abandonna la chicane pour s'occuper de *Recherches sur la France et sur ses Lettres*, nous raconte l'histoire que voici :

Le poëte Chartier, secrétaire de la maison de Charles VI, se trouvait endormi sur une chaise, quand vint à passer Marguerite d'Ecosse, femme du Dauphin (depuis Louis XI). Elle s'approcha du dormeur et lui déposa très-gentiment un baiser sur la bouche... Oui, ma foi ! pauvre dauphin ! La gaillarde prétendit que, de cette sorte, elle marquait le cas qu'elle faisait d'une bouche d'où étaient sortis tant d'éloquence et de beaux discours.

Or, monsieur Dumas, vous imitez l'exemple de Marguerite d'Écosse, et vous embrassez, non pas le poëte Chartier, mais son frère, gros moine de Saint-Denis, qui bien sûr vous enverrait au diable avec votre baiser, si depuis trois siècles et plus il ne dormait sous la tombe. Vous marquez à votre tour par cette galanterie le cas que vous faites de ce précieux moine et de

ses *Grandes Chroniques de l'Histoire de France*, d'où votre *Charles VII* est sorti tout armé, comme autrefois Minerve du crâne de Jupiter. Encore si vous aviez reçu le coup de hache ! mais vous avez soin d'extraire la sagesse et le génie du cerveau des autres, sans compromettre votre propre cerveau : c'est moins doulonrenx et plus sûr.

Qne nos lecteurs prennent la peine de parcourir les œuvres du moine Chartier, historiographe du roi Charles VII, œuvres publiées en 1476, ils pourront voir que M. Dumas exploite et ne *consulte* pas. Ils reconnaîtront d'un bout à l'autre le récit de l'*attentat d'un page de Charles de Savoisy*. S'ils daignent en outre jeter le regard sur une espèce de tragédie portant l'intitulé d'*Andromaque*, ils verront que M. Dumas a daigné reprendre à ce *polisson* de Racine une infinité de choses, que celui-ci lui avait soustraites autrefois. En couvrant *Charles VII* des dépouilles d'*Andromaque*, peut-être bien n'a-t-on pas eu d'autre projet que celui de transporter sur la scène française des *beautés scéniques inconnues ;* mais bien des gens n'admettront pas cette excnse et crieront de toutes leurs forces.

Au larron !

Nous n'avons pas le droit de les en empêcher.

STOCKHOLM. — Prenez de grâce ce même volume de Goëthe, effrontément ouvert sous les yeux du collaboratenr d'un grand homme ; lisez cette même tragédie dont le manteau d'or a déjà revêtu *Christine* et jetez la *scène du duc d'Albe* au nez de M. Dumas, en criant une seconde fois :

Au larron !

L'ALCHIMISTE. — Eh ! mon Dien, puisque nous avons conquis la France et l'Allemagne, nous pouvons bien tenter une petite descente sur le territoire d'Angleterre. *L'Alchimiste* n'est rien autre chose que le *Fazio* de Milman, pièce anglaise signée Dnmas.

Assez ! nous criera-t-on. Pardonnez-lui, Seigneur... car il sait très-bien ce qu'il fait ! Que diable, on n'écrase pas un homme de la sorte, il faut un peu d'indulgence.

De l'indulgence ! vous avez dit de l'indulgence ? Mais vous oubliez que, si les morts se laissent dévaliser sans rien dire, les vivants crient et font du tapage. Vous oubliez que M. ÉMILE SOUVESTRE a fourni le sujet d'*Antony*, et qu'on n'a pas nommé M. Émile Sonvestre ; que PROSPER MÉRIMÉE s'est vu prendre sa nouvelle des *Ames du purgatoire* et qu'on les a fourrées, ces pauvres âmes, dans l'enfer de *Don Juan*. De l'indulgence, bon Dien ! Demandez à COOPER, dans le cas où il s'aviserait de traverser l'Océan, s'il aurait lien d'être flatté de voir le *Paul Jones* de son *Pilote* mis au pilori par M. Dumas sur l'affiche d'un véritable bouge, appelé le théâtre du Panthéon ; demandez à M. ALFRED DE MUSSET si l'on a le droit de lui ravir les plus belles perles de son écrin, s'il est permis de défigurer la plus charmante esquisse du *Spectacle dans un fauteuil* pour en

faire cet affreux drame de *Lorenzino ;* demandez à ALPHONSE BROT, si l'on n'a pas pillé le meilleur de ses romans pour en extraire le *Mariage sous Louis XV*.

Et vous osez nous conseiller l'indulgence !

Ainsi voilà toutes les pièces que M. Dumas a CRÉÉES, *seul : Henri III, Charles VII, Stockholm, l'Alchimiste, Antony, Don Juan, Paul le Corsaire, Lorenzino, Mariage sous Louis XV*. Voilà quelles sont les bases de son immense célébrité, de sa réputation européenne. On conçoit dès lors qu'il ait eu, par intervalles, la fantaisie de se croiser les bras et de prendre des collaborateurs.

C'est-à-dire, entendons-nous, des fabricants.

Vous devinez bien que, pour M. Dumas, la collaboration représente le repos, le *far niente*, les doux loisirs, le divan d'une maîtresse, la détonation du champagne, les bals masqués, les voyages en poste, les joies de Florence, les courses en Suisse, les biftecks d'ours et une foule de choses gracieuses, dont il n'aurait pas le bonheur de jouir si, par-ci, par-là, il ne confiait à d'autres la confection d'un chef-d'œuvre.

Dieu s'est reposé le septième jour de la *création*.

Par conséquent, vite à la besogne, messieurs Anicet, Durieu, Brunswick, Cordelier-Delanoue, Goubaux et Beudin, Maquet, Dennery, tous les fidèles de mon atelier théâtral ! Ne laissez pas refroidir l'enthousiasme de ce bon public et conservez-moi son amour. Je dis *conservez-moi*, prenez en note l'expression. Vous sentez, mes petits agneaux, que, sans avoir précisément le projet de vous tondre, je ne puis, toutefois, vous laisser brouter l'herbe fleurie de mon domaine. Or, mon domaine, mes bien tendres, c'est l'engouement du public, c'est le retentissement du nom. Vous aurez quelques écus sur la recette, mais de publicité, pas l'ombre. On est célèbre pour soi, rien que pour soi. Mon nom sera prononcé devant le parterre ; mais le vôtre jamais..... C'est une chose entendue, marchons !

Et M. Dumas eut le courage de s'attribuer toute la gloire des pièces que voici :

Teresa.
Angèle. } ANICET.
Caligula.

Le Mari de la Veuve. — ANICET, DURIEU.

Mademoiselle de Belle-Isle.
Les Demoiselles de Saint-Cyr.
Le Laird de Dumbiky. } BRUNSWICK.
Le Mariage au Tambour.
Louise Bernard.
Une Conspiration sous le Régent (non encore jouée).

Napoléon. — CORDELIER-DELANOUE.
Richard d'Arlington. — GOUBAUX et BEUDIN.
Bathilde. — CORDIER-DELANOUE et MAQUET.
Halifax. — DENNERY.

Un seul des collaborateurs de M. Dumas osa se plaindre : ce fut M. *Gaillardet*, auteur de la *Tour de Nesle.*

La Tour de Nesle ! avons-nous besoin de reproduire ici de scandaleux détails ? Faut-il répéter tout ce que nos lecteurs savent aussi bien que nous, et la collaboration primitive de M. Jules Janin, et la *recollaboration* de M. Dumas, et le nom de celui-ci remplacé sur l'affiche par des *étoiles* mystérieuses (1), et les recettes dissimulées au plus grand dommage du véritable auteur, et le jugement du tribunal de commerce, et les SOIXANTE FRANCS alloués à M. Gaillardet par chaque représentation, salle pleine ou salle vide, juste sentence des magistrats qui ne virent pas de moyen plus sûr d'empêcher les duperies ?

Non, monsieur Dumas, nous nous écrions à notre tour : C'est assez, c'est trop !

Pourtant, nous n'en sommes pas encore au plus pénible de notre besogne.

Jusqu'ici qu'avons-nous vu ? des plagiats, des noms de collaborateurs escamotés sur l'affiche. Eh ! cela se voit tous les jours, nous dira-t-on ; vous n'avez absolument prouvé qu'une chose, savoir : que M. Dumas *n'invente* pas. Or il l'avoue lui-même et convient avec la plus adorable franchise qu'il n'a qu'un talent, mais un talent immense, celui *d'arrangeur.*

Voilà ce que nous ont répondu, ce que nous répondent tous les jours ceux qui se chargent de prendre la défense de notre adversaire.

Comme il nous est facile de vous confondre, messieurs les avocats de l'immoralité !

Un talent immense, celui d'arrangeur ? ô les habiles ! ô les bons logiciens Oui ! sans doute, il y a du mérite à être *arrangeur*, mais c'est à condition qu'on *n'arrange* que ses propres richesses. Et tenez, voici le capitaine d'un brick flibustier qui vient de prendre un navire marchand à l'abordage. Ce capitaine est un garçon fort aimable, il n'égorge pas les matelots qui rendent les armes... Comment donc, au contraire ! il leur verse du rhum de sa propre main pour les aider à se remettre des fatigues du combat ; mais il n'en fait pas moins transporter sur le pont de son brick et descendre à fond de cale une infinité de ballots précieux, qu'il a soin de placer lui-

(1) Se voyant sommé par huissier de nommer M. Gaillardet, M. Dumas, qui avait juré de ne jamais souffrir le voisinage de personne, se cacha sous le pseudonyme de *Trois Étoiles.*

même dans un endroit convenable. Dieu, l'honnête homme! comme il *arrange* bien!

C'est pitié vraiment que de vous battre ainsi, nos seigneurs.

Et vous viendrez nous dire, en outre, que de tout temps au théâtre il y a eu des collaborateurs cachés? pour la justification de M. Dumas vous invoquerez l'exemple de Pixérécourt, qui signait seul, quand presque toujours quatre ou cinq ouvriers avaient prêté les mains à la confection de ses drames? Souffrez ici que nous haussions les épaules. Jamais les tripotages d'autrefois ne justifieront les tripotages d'aujourd'hui; jamais les injustices du passé ne rachèteront les injustices du présent. D'après vous, l'un de ces *escarpes*, dont les journaux, depuis deux mois, nous racontent les jolis tours, peut nous placer le poignard sous la gorge et nous voler bourse et montre, parce que, la veille, un sien confrère s'est livré quelque part au même genre d'industrie? Oh! ne vous récriez pas! c'est votre système et vous auriez tort de vous plaindre dès qu'on le met en pratique.

A côté du nom de Pixérécourt vous citez celui de M. Scribe.

Voyons, messieurs, nous attaquons votre honorable client avec loyauté, sans détour, les preuves en main : soyez donc assez adroits pour le défendre de même; autrement, vous perdrez sa cause. S'il plaît à un homme de poser le pied dans un tas de boue, c'est une fantaisie qu'il peut se permettre, on n'y apportera point obstacle; mais qu'il ramasse de cette même boue et qu'il s'efforce d'en couvrir les autres... un instant! ceci blesse d'abord toutes les règles de la propreté la plus vulgaire; ensuite, il est parfaitement injuste d'éclabousser un voisin, parce qu'on a bien voulu soi-même se tacher de fange.

M. Scribe n'est jamais sorti des bornes de la collaboration permise.

M. Scribe a nommé ses collaborateurs.

M. Scribe a partagé non-seulement la recette, mais la gloire avec ceux qui lui sont venus en aide pour ses travaux scéniques. Il n'a point accaparé le succès à son profit, il n'a point arraché les couronnes du front de ses confrères.

M. Scribe a fait les Duveryer, les Bayard, les Théaulon, les Mélesville et bien d'autres.

M. Scribe n'a pas fermé sur lui la porte de la lice. Il n'a pas laissé dans l'ombre ceux qu'il devait mettre au grand jour; il les a pris par la main pour les conduire en présence du public, et le public les a vus debout à ses côtés. S'ils ne sont pas au niveau du maître, ils marchent du moins les premiers à sa suite.

M. Scribe, en un mot, n'a pas fait de ses collaborateurs ce que vous faites des vôtres, monsieur Dumas.

Il ne les a pas mis sous le boisseau.

Il ne les a pas étouffés secrètement dans les ténèbres de la coulisse pour

venir seul moissonner les fleurs à la clarté de la rampe et jouir des applaudissements du parterre.

Il ne s'est pas enrichi de leurs dépouilles.

Il ne leur a pas enlevé ce qu'un homme de lettres a de plus précieux, la gloire du nom.

Maintenant, que nos lecteurs jugent !

Nous avons montré M. Dumas exploitant les *auteurs morts* et puisant l'une après l'autre ses pièces de théâtre jusque dans les œuvres des *auteurs qui existent*, preuve d'audace et d'effronterie qui nous révèle déjà tout ce dont l'homme est capable. On l'a vu s'entourer d'ouvriers qui lui brodent les scènes, qui lui tournent les péripéties, qui lui forgent les dénouements. Donc l'atelier théâtral est bien connu, ses mystères sont à jour.

Un coup de sifflet du machiniste et le magasin de nouvelles, la manufacture de feuilletons, la boutique de romans se déroule à nos regards.

Enfin, c'est à votre tour, messieurs MALLEFILE, PAUL MEURICE, HIPPOLYTE AUGIER, AUGUSTE MAQUET (doublement *collaborateur*), FIORENTINO, COUAILHAC, vous les principaux fabricants, vous les premiers de cette manufacture, vous qui ne rougissez pas de vous faire les complices du brocanteur de phrases, de lui vendre votre esprit et votre âme ! Si la nécessité, si la gêne, si les dures exigences de la vie parisienne vous ont poussés vers ce déshonneur, vous êtes à plaindre plutôt qu'à maudire. Mais si, comme on l'affirme, vous n'avez souillé votre plume et renié toute gloire littéraire que dans l'unique but de tripler des ressources déjà suffisantes; si les besoins du luxe ou les fantaisies du caprice vous ont fait contracter un marché honteux; si vous avez traîné de gaieté de cœur la bannière des lettres dans le bourbier du mercantilisme..... à genoux, soldats indignes ! à genoux, transfuges de l'intelligence ! courbez la tête et qu'on vous dégrade !

Vous n'êtes plus hommes de lettres, vous mentez à ce titre, vous en répudiez les devoirs.

Pères sans entrailles, vous livrez vos enfants au marchand d'esclaves et vous tendez la main pour toucher le prix de la vente. Est-ce que votre âme ne saigne pas ? est-ce que rien en vous ne tressaille ? est-ce que le remords ne vous déchire point la conscience ? est-ce que ces fils de votre imagination que vous avez abandonnés lâchement ne viennent pas se dresser à votre chevet pour épouvanter vos rêves ?

Oh ! se prostituer ainsi pour un peu d'or, jeter à la voracité d'un autre sa portion de gloire, dépouiller une auréole; salir des palmes, renoncer au triomphe !

D'architecte qu'on était se faire maçon !

Les professions honorables ne manquent point ici-bas. Il en est de plus lucratives et de moins fatigantes que celle que vous exercez à votre honte prenez-les et n'avilissez pas la nôtre !

Mais l'indignation nous mène trop loin peut-être.

Encore une fois ceux pour lesquels nous nous montrons si rigides n'ont pu devenir coupables qu'à partir du jour où la misère et la faim se sont installées à leur porte. S'il en est ainsi, nous n'aurons plus pour eux ni reproches ni paroles d'amertume. Nous leur tendrons la main comme à des frères tombés, et nous leur dirons : Relevez-vous ! ayez le courage du repentir, proclamez la dissolution d'un pacte qui ne vous engage plus, dès qu'il vous déshonore ! Que votre talent brise enfin sa chaîne et sorte du cachot de l'anonyme, pour déployer sous les cieux son aile vibrante ! Restituez le prix de votre âme et réclamez vos droits en face du monde !

Que dis-je ? ne restituez rien.

Son budget-monstre est le résultat de vos travaux et de vos veilles. N'avez-vous pas sué des lignes, qui sont tombées dans son coffre en perles d'or ? C'est à lui de rendre gorge et non pas à vous. L'or, il l'a jeté dans le gouffre de la folie ; mais la renommée, vous pouvez la lui reprendre.

De l'énergie, frères, nous sommes prêts à vous soutenir et le public applaudira.

Vous, le plus fécond, le plus habile ; vous que M. Dumas a nommé devant le comité de la société des gens de lettres, M. Auguste Maquet, ne craignez pas d'avouer que *Sylvandire* est votre ouvrage, que le *Chevalier d'Harmental* est sorti de votre plume, que les *Trois Mousquetaires* sont à vous. Dites-le bien haut, criez-le de toutes vos forces. Que les abonnés du *Siècle* l'apprennent et se réunissent en masse pour sommer la rédaction du journal de ne plus souffrir au bas de ses colonnes une signature menteuse.

M. Paul Meurice, annoncez aux lecteurs de la *Presse* qu'Alexandre Dumas n'a pas fait une ligne des quatre volumes d'*Amaury :* Vous êtes l'auteur de ce livre.

Et vous, M. Fiorentino, vous qui, sans être né sur le territoire de la France, écrivez néanmoins notre langue avec tant de goût et de pureté, vous qui avez fait le *Corricolo*, le *Speronare* et le *Monte-Christo* dont les *Débats* attendent la suite, reprenez cette richesse littéraire. A vous l'honneur, à vous la gloire de ces dix volumes.

A vous *Georges*, M. Mallefille.... Un chef-d'œuvre.

M. Hippolyte Augier, *Fernande* vous appartient.

La Fille du Régent est votre fille, M. Couailhac.

Oui, vous vous êtes laissé tromper et séduire, vous que nous avons déjà nommés, vous que nous devons nommer encore, MM. Bourgeois, Laverdan, Vacquerie, Gérard de Nerval, dont le style a de l'originalité, de la fraîcheur et de la grâce. Permettrez-vous qu'on vous enlève ces qualités brillantes ? souffrirez-vous qu'un vampire s'attache aux veines de votre jeune talent pour en extraire le sang le plus chaud ? vous tous, en un mot, fabricants inconnus, qui avez écrit le reste des ouvrages, dont

les titres nous échappent, vous qu'on paie à raison de *deux cent cinquante francs* le volume, vous à qui l'on commande des *nouvelles bien corsées*, des *canevas bien nourris*, reveuez aux pures traditions, rachetez vos consciences veudues, sonnez le tocsiu, prenez les armes ! Attaquons l'ennemi de front, mais n'oublions pas que la ruse est permise. Dressons des embûches sous ses pas, creusons des fosses à chaque extrémité du chemin. Qu'il évite l'nne, il tombera dans l'antre ; qu'il aperçoive la première, il ne se défiera pas de la seconde. Si l'nn de nous est trahi, tous ne devront pas l'être.

Ecoutez-nous donc.

Nous pouvons conspirer à haute voix. Peu nons importe de préparer l'hameçon sous les yeux du requin. Le monstre est vorace, il le gobera tôt ou tard, soyez tranquilles.

M. Dumas achète des maunscrits, c'est nne chose avérée. Le moude des lettres s'en iudigne. Jamais aussi lâche commerce u'a souillé le temple intellectuel. Preuez l'un après l'autre les plus beaux noms de la littérature française, remontez les siècles, allez jusqu'à Rome, visitez la Grèce, cette mère-patrie de l'éloquence et des beaux-arts, et dites-nous si vous rencontrez dans ce trajet immense un seul homme qui ait eu la pensée de signer uue ligne qu'il n'avait pas écrite. Nous l'avons dit et nous le répétons encore : « Le propre de l'écrivaiu c'est l'iudividualité ; où l'individualité s'efface, l'écrivain disparaît. » Donc, M. Dumas n'est pas nn écrivain. C'est un prêtre sacrilége qui se raille des choses saintes et blasphème le Dieu qn'il est chargé de défendre. Notre devoir est de l'arracher du sanctuaire pour le traîner devaut les juges de la loi.

Mais il est des hommes qui, profoudément pénétrés dn sentiment de la justice, tremblent, lorsqu'il s'agit de prononcer une senteuce, et ne condamneut que snr des preuves matérielles, des preuves palpables. Il en est d'antres qui flottent éternellement dans la vague atmosphère du doute et qni, semblables au disciple incrédule, veulent toucher du doigt la plaie saignante.

Voilà ceux qu'il faut décider, voilà ceux qu'il faut convaincre.

M. Dumas achète des manuscrits? Veudez-lni donc nn manuscrit ! mais lisez-le d'abord à viugt, à treute, à cent personnes s'il est possible. Qn'on sache bien que c'est votre œuvre, qu'on en témoigne au besoin. Présentez-vous ensuite au marchand qui débattra le prix de votre âme sur son comptoir d'infamie. Emportez son or, emportez-le ; mais qu'il soit déposé sur l'heure en main tierce... et quand M. Dumas osera dire que votre enfant à vous est son enfant à lui ; quaud il osera publier dans un journal ce livre conçu péuiblement au milieu de vos veilles ; quand il aura l'impudeur de le signer de son nom, prenez le *double du manuscrit*, que vous aurez eu soin de garder ponr cette occasion solennelle, publiez-le dans un autre jonrnal et signez sans crainte. Renouvelez l'histoire scanda-

leuse du *National* et de la *Presse* : d'un côté le véritable auteur, de l'autre le pirate. M. Dumas irrité vous appellera devant les juges ; mais devant les juges vous lui rejetterez son or à la face ; mais devant les juges vous dévoilerez ses honteuses manœuvres, son déshonorant tripotage. On vous condamnera, oui certes, car il n'est pas de loi qui défende à un écrivain d'acheter un manuscrit, comme il n'est pas de loi qui empêche de vendre sa conscience ; mais cette condamnation deviendra pour vous un triomphe, mais le public vous absoudra, mais la ruse de guerre aura pleinement réussi, mais les preuves deviendront palpables. On verra les plus timides courir sus au corsaire ; les incrédules porteront le doigt sur la plaie saignante, et M. Dumas, une fois dévoilé, n'existera plus.

« Eugène de Mirecourt? En effet, je connais CELA ! Il m'a écrit, ce Monsieur, pour me « proposer des romans.... Je n'en ai pas voulu. »

Si nos lecteurs daignent se le rappeler, ce furent les propres paroles de M. Dumas, en présence du comité réuni.

« Je connais CELA ! » Voici d'abord un membre de phrase, qui nous semble d'un goût parfait. M. Dumas est sans contredit le plus gracieux modèle de l'urbanité française, et, puisque nous l'attaquons sous tant d'autres rapports, nous saisirons avec joie la circonstance heureuse qui nous permet de lui adresser une louange. D'autres à notre place prétendraient que CELA n'est pas honnête, que CELA ne se dit guère en parlant d'un homme qui mérite au bout du compte une certaine considération ; mais CELA chez M. Dumas nous paraît si naturel et si simple que c'est, en vérité, de grand cœur que nous prenons sa défense. Il doit nous examiner de si haut. Nous devons être si peu de chose à ses yeux, dès qu'il compare à ses richesses notre pauvre bagage littéraire. Il est vrai que ce bagage est à nous, bien à nous ; mais cette faible considération ne nous donne pas le droit de nous enorgueillir, tandis que l'orgueil de M. Dumas est tellement motivé que CELA ne nous étonne aucunement de sa part.

Oui, nous vous avons écrit, monsieur Dumas, et nous vous avons écrit pour vous tendre ce piége que nous venons de signaler. Tous nos amis le savaient... malheureusement, car il s'est trouvé parmi eux un indiscret ou un traître. On peut annoncer une embûche, mais prononcer le nom du chasseur c'est prévenir le gibier, c'est lui conseiller la défiance. Or vous étiez prévenu, monsieur Dumas, et vous le nieriez en vain. Pourquoi dites-vous que nous vous avons *proposé des romans*, lorsque dans nos deux lettres il n'y a pas un mot qui puisse justifier cette assertion? nous ne voulons pas dire *ce mensonge*, puisque c'était *un roman* que nous avions en effet le désir *très-vif* de vous *proposer*.

Voici le texte de la première lettre :

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

« M'étant présenté plusieurs fois à votre domicile et n'ayant pas eu l'honneur de vous y « rencontrer, je vous prie de vouloir bien m'indiquer le jour et l'heure où vous pourrez « me recevoir : j'ai à vous entretenir d'une affaire importante.

« Agreez, etc — »

Vous le voyez, monsieur Dumas, nous ne vous touchions pas le moindre mot au sujet d'un marché de livres, Donc, au lieu de cet autre membre de phrase : « Il m'a écrit, ce monsieur, pour me proposer des romans, » vous deviez dire : « Il m'a écrit, ce monsieur ; mais on avait daigné m'avertir du tour de Jarnac qu'il était dans l'intention de me jouer... Diable ! je l'ai échappée belle ! » Vous avez eu tort d'ajouter surtout : « Je n'en ai pas voulu. »

Ce *Je n'en ai pas voulu* est un gros mensonge.

Dès que vous vous teniez sur le pied de la méfiance, on ne pouvait rien vous offrir, vous ne pouviez rien refuser.

Je n'en ai pas voulu ! Voudriez-vous faire croire que vous avez jeté l'œil sur ce *roman*, que vous l'avez trouvé mauvais, détestable, absurde ? Prenez garde, monsieur Dumas, prenez garde ! ne jugez pas aussi sévèrement ce que vous n'avez pas lu, ce dont vous ne connaissez pas même le titre. L'ouvrage est assez bien, croyez-le ; nous y avons mis tous nos soins. Le DOUBLE MANUSCRIT est là sur notre bureau ; toutes les feuilles sont au net, il y règne une correction charmante. Nous gardons CELA précieusement, car viendra le jour où, de ces deux manuscrits vous en signerez UN, nous vous le promettons, monsieur Dumas, et nous vous demandons très-humblement la permission de signer l'AUTRE. Vous figurez-vous par hasard que nous renonçons à notre piége ? non certes ! Il est sûr que nous n'aurons pas l'outrecuidance de vous *proposer* nous-même la moindre ligne, mais un de vos *fidèles*, que nous avons converti facilement à la bonne cause, voudra bien se charger de la besogne. Chut ! attendons la fin.

M. Dumas ne daigna pas nous répondre.

Ainsi que nous l'avons annoncé précédemment, il ne se gêne guère pour donner un croc-en-jambe à la politesse et aux usages.

Ne sachant à quoi attribuer ce silence de fâcheux augure et ne voulant pas renoncer si facilement à notre espoir, nous lui écrivîmes une seconde épître, un peu railleuse, mais dont néanmoins il n'aurait pas eu le droit de se formaliser, dans le cas où notre dessein ne lui eût point été connu.

« Monsieur et cher confrère,

« Une lettre, que j'ai eu l'honneur de vous écrire, il y a plus de quinze jours, étant « restée sans réponse, permettez-moi de vous en témoigner ma surprise. Vous êtes trop « *homme du monde* pour être *impoli* ; vous êtes trop au dessus de nous, jeunes littéra« teurs, pour nous faire *sentir* votre supériorité, que nous sommes, du reste, *les pre« miers à reconnaître*. Veuillez donc, je vous prie, m'accorder l'entretien que je réclame « de votre bienveillance.

« Recevez, etc., . »

Inutile d'annoncer que cette lettre eut le sort de la première. Si nous avions tenu sérieusement à obtenir un autographe de M. Alexandre Dumas, nous aurions eu le chagrin de ne pouvoir en enrichir notre collection.

Maintenant on nous rapporte que, depuis la séance du 29 décembre, notre adversaire prétend qu'il possède QUATRE LETTRES, par lesquelles nous le *supplions* de nous *acheter des romans*.

S'il est vrai que M. Dumas ait tenu ce propos, nous donnons à M. Dumas un démenti formel.

Il ne peut avoir que les deux lettres dont nous avons gardé précieusement copie et que nous venons de consigner sur ces pages, à la plus grande gloire de la vérité. Peut-être, d'ailleurs, sera-t-on curieux d'apprendre qu'il entre dans les habitudes les plus excentriques de l'homme de *supposer*, lorsqu'il en a besoin pour sa défense, certaines missives qu'il n'a jamais reçues. Ainsi M. Bonnaire, de la *Revue de Paris*, et M. Alexandre Soumet nient positivement que les lettres, insérées dans la *Démocratie pacifique*, aient été écrites par eux à aucune époque. Madame d'Alteinhem, fille de M. Soumet, déclare dans le monde à qui veut l'entendre que celles attribuées à son père sont entièrement *fausses* et *controuvées*.

Miséricorde ! bornez-vous à emprunter la plume des autres, M. Dumas, et ne prêtez la vôtre à personne, pas même à nous... Merci de l'obligeance ! Quatre lettres ? C'est deux de trop : Ne nous forcez point à signer *vos œuvres*.

Eh bien ! que pensez-vous de cette manière de répondre ? Est-elle franche ? est-elle loyale ? Vous nous avez mis en demeure de nous disculper : notre justification ne tourne pas à votre honneur. Il est clair que nous serions bien ignoble et bien lâche, si nous avions pu concevoir la pensée coupable de trafiquer d'une seule de nos lignes. Alors notre attaque ne serait plus que le cri du désappointement et de la colère. Alors on devrait nous honnir plus que tout autre ; alors nous permettrions, nous aussi, qu'on nous souffletât avec nos propres paroles et qu'on nous criât : « A genoux, soldat indigne ! à genoux, transfuge de l'intelligence ! courbe la tête et qu'on te dégrade ! » Mais, ne vous en déplaise, monseigneur, nous continuerons de nous tenir debout et de porter le front haut en présence de nos amis qui nous connaissent, en présence de nos ennemis qui nous connaissent mieux encore, puisque leur haine n'a pris naissance qu'au sujet de notre opinion bien arrêtée sur leur genre de commerce, sur les souillures qu'ils impriment au front des lettres, nos maîtresses chéries. Depuis deux ans, nous imitons l'exemple de cet inflexible censeur qui disait et redisait toujours en plein sénat de Rome : *Delenda est Carthago*, détruisons Carthage ! Nous répétons comme lui, nous répétons sans cesse : Il faut détruire un abus scandaleux, il faut chasser les marchands du temple, il faut qu'ils emportent en fuyant le cachet de l'opprobre et que partout on les reconnaisse, que partout on les méprise!

A nos yeux, l'auteur qui vend sa plume descend plus bas, s'il est possible, que la prostituée qui vend ses charmes. Il est cependant un être plus vil encore : celui qui spécule sur cette vente, qui exploite cette prostitution.

Nous avons dit que M. Dumas *recopiait ;* mais cela ne lui arrive pas toujours. Parfois même il oublie de lire, la veille, ce qu'il doit signer le lendemain.

C'est ainsi que l'auteur des *Trois Mousquetaires* voulant prouver jusqu'à l'évidence que son chef de manufacture n'ajoutait pas une syllabe et ne retranchait pas un iota du travail primitif, composa, séance tenante, sous les yeux d'une demi-douzaine d'intimes, une phrase étrange, une phrase barbare, une phrase de cinq lignes, dans laquelle était répété *seize fois* le mot QUE, cet éternel désespoir de l'écrivain, ce caillou qu'une langue ingrate fait rouler constamment sous notre plume. Jugez de l'harmonie de la période. Les intimes s'écriaient : — Dumas en biffera bien deux ou trois ! — Je parie pour sept ! — Il en restera neuf, c'est fort raisonnable !

M. Dumas ne biffa rien.

Le jour suivant, on put voir toute cette fourmilière de QUE grouiller dans le feuilleton du *Siècle.* Concluez !

Autre exemple :

En écrivant *Amaury*, M. Paul Meurice, voulant essayer sans doute le pouvoir de la flatterie sur le patron, ne s'avisa-t-il pas de citer le nom d'Alexandre Dumas à côté de celui des plus illustres prétendants au fauteuil académique. Ceci ne devait pas franchir le seuil de l'atelier ; c'était une petite collation de famille, où l'on servait au maître un plat de son goût. Mais voilà que le maître ne jette pas même un coup-d'œil sur la table et prie sans façon le public de s'y asseoir. C'est-à-dire, pour nous expliquer plus clairement, qu'*Amaury* parut dans la *Presse* et fut publié en volumes avec la citation courtisanesque. *Amaury* est signé : Alexandre Dumas, et l'on y cite Alexandre Dumas comme l'un de nos écrivains les plus dignes de revêtir l'habit à palmes vertes. — C'est impossible ! nous direz-vous. — Ah ! c'est impossible ? Eh bien, ouvrez le roman, parcourez le premier chapitre et vous n'arriverez pas au bout sans acquérir à cet égard une pleine certitude. M. Dumas a-t-il examiné, oui ou non, les fournitures de M. Paul Meurice ? Non ! car il ne les aurait pas débitées avec cette phrase outrecuidante. Non ! car un homme d'esprit, tout larron qu'il se fasse, ne poussera jamais à ce point la stupidité de l'orgueil.

Il est acquis au procès que M. Dumas imprime et signe, de temps à autre, tout en s'épargnant jusqu'à la fatigue d'une simple lecture.

Puisque nous sommes en train de raconter des anecdotes, veuillez en écouter une encore.

Un bouquiniste de Florence vendit un jour à notre homme certain ma-

nuscrit tudesque, très déchiffrable, lequel fut payé trois francs vingt-cinq centimes. Le prix était modeste. Madame Dumas, qui accompagnait son époux, et qui possède parfaitement la langue allemande, venait de lire ces mots sur le premier feuillet du manuscrit : *Contes inédits d'Hoffmann.* Quelle bonne fortune !

On câlina si bien madame Dumas qu'elle se dépêcha de traduire. Son heureux époux mit les virgules, corrigea quelques petites fautes d'orthographe, et les *Contes inédits d'Hoffmann* font aujourd'hui partie des œuvres complètes du romancier français.

Il est assez probable, monsieur Dumas, que vous ne rencontrerez Hoffmann qu'au jour du jugement.

Nous avons grand' peur que la vallée de Josaphat ne soit témoin d'une scène fâcheuse, car les Allemands ont mauvaise tête. Le conseiller du tribunal d'appel de Berlin pourra vous reprocher à juste titre de ne pas nommer vos *collaborateurs.*

Depuis que M. Dumas s'est volontairement privé des ressources précieuses que lui offrait l'érudition de sa compagne, il prend à ses gages un traducteur dont la besogne principale est de lui habiller en français les pièces et les livres qui nous débarquent des provinces allemandes. Tout cela rentre dans l'alimentation des théâtres et des journaux de Paris. Or, habitué qu'on était à ne solder les traductions qu'en nature, on trouva bientôt pénible de payer d'une autre façon le nouveau fonctionnaire, et l'on oublia de lui servir ses gages. De là, plaintes et menaces de procès. Alors M. Dumas daigna se résoudre à donner chaque jour deux ou trois billets d'orchestre, que cet exigeant traducteur vend à l'administration de la claque.

C'est toujours payer en nature.

Arrêtons-nous... autrement, nous finirions par écrire l'histoire du pillage organisé.

Du reste, que pourrions-nous ajouter encore ?

Que la *Vendée et Madame* n'est pas l'œuvre de M. Dumas, mais bien celle du général Dermoncourt ? — On le sait parfaitement.

Que M. Gosselin, libraire, a vendu, sous le pseudonyme de DUMAS, une traduction de *Jacques Ortez,* roman d'Ugo Foscolo ? — Ce n'est pas M. Gosselin qu'on accuse.

Que M. Dumas, dans un jour de disette pécuniaire et ne trouvant rien sous sa griffe pour achever un volume, trompa la bonne foi d'un autre éditeur et lui donna la *Chasse au Chastre*, feuilleton délicieux que M. Méry, trois jours auparavant, avait publié dans la *Presse ?* — On n'est pas encore revenu de la surprise causée par cette effronterie.

Qu'*Albine* ou la *Chambre Rouge* est la traduction servile d'un roman d'Outre-Rhin. — M. Dumas a payé le droit de signer ce livre... en billets d'orchestre.

Que *Térence le-Tailleur*, nouvelle charmante, a été prise pour gonfler l'impression du *Capitaine Aréna ?* — C'est tout simple.

Que l'*Alibi*, anecdote anglaise, donnée par la *Revue Britannique*, a été reproduite dans le *Speronare*. — Pourquoi non, s'il vous plaît ? Le *Speronare* est l'œuvre de M. Fiorentino : Ne fallait-il pas que nous eussions l'air de travailler à ce livre et d'y mettre un peu du *nôtre* ?

Enfin que prétendez-vous, en dévoilant toutes ces turpitudes ? — Corriger M. Dumas ? — Allons donc ! l'homme est incorrigible, et la preuve, c'est qu'hier, — vous entendez, hier ? — il a fait demander dans les bureaux de la librairie Pichot les *Memoires d'un Médecin*, publiés jadis également par la *Revue Britannique*. Or d'antres *Mémoires d'un Médecin* sont annoncés dans la *Presse* et doivent être signés DUMAS. On ne changera pas le titre, à quoi bon ? Seulement la *Presse* et tous les journaux qui accueillent encore la copie de ce plagiaire universel agiraient de prudence, en imitant l'exemple de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Revue de Paris*. Elles ont fermé leur porte au nez de M. Dumas et refusent positivement d'insérer de lui la moindre page, tant elles redoutent les procès en contrefaçon.

Oui, monsieur Dumas, vous êtes incorrigible, et nous n'avons qu'un espoir, en écrivant notre brochure : c'est de faire honte à vos *collaborateurs vivants*.

Dépouillez les morts, livrez-vous à l'exploitation de la tombe ; soulevez le linceul qui couvre Benevenuto-Cellini, d'Artagnan, Bassompierre, Saint-Simon, Tallemant des Réaux ; réimprimez leurs mémoires, prenez les œuvres d'Hoffmann, de Gœthe, de Schiller, de Walter-Scott, de Cooper ; signez de votre nom toute la bibliothèque Royale, rien de mieux ! On connaît le métier de plagiaire, et les auteurs volés n'y perdent rien. Mais que vous exploitiez notre jeune littérature, mais que le talent des autres vous serve de manteau, que leur plume s'escrime à vous gagner de l'or, qu'ils perdent jusqu'à leur nom dans cet abîme de gloutonnerie ? voilà ce qui ne doit pas être, voilà ce qui ne sera plus à l'avenir.

Ceux qui écrivent avec vous doivent signer avec vous ; ils doivent l'exiger formellement, ils doivent vous y contraindre : autrement, ils se ravalent à la condition de nègres, travaillant sous le fouet d'un mulâtre.

CHAPITRE IV.

RÉSULTATS DU MERCANTILISME LITTÉRAIRE. — LES JOURNAUX, LE PUBLIC ET LES ÉDITEURS. — AVIDITÉ DE M. DUMAS. — SES RELATIONS AVEC LA COMÉDIE FRANÇAISE. — NOTRE DERNIER MOT.

Il est difficile d'assigner des bornes à la fécondité d'un écrivain, de supputer le nombre de lignes qu'il écrira dans un temps donné. Le roman surtout, ce genre frivole, a le droit de courir la poste et de semer à profusion les volumes. Encore faut-il néanmoins mûrir un sujet, dresser un plan, rassembler tous les fils d'une intrigue, coordonner les diverses parties d'un ouvrage, ou bien on marche en aveugle, on finit par se trouver dans une impasse, on se heurte en chemin contre des obstacles infranchissables. Or, en tenant compte de ces préparatifs, en supposant qu'un auteur ne prenne que le repos absolument nécessaire, qu'il mange à la hâte, qu'il dorme peu, que l'inspiration chez lui soit constante, toutes choses impossibles; dans cette hypothèse, l'écrivain le plus habile produira peut être QUINZE VOLUMES par an..... quinze volumes, comprenez-vous, monsieur Dumas? Encore, n'écrira t-il pas pour la gloire, encore lui défendons-nous de châtier son style et de trouver une minute pour jeter le moindre coup-d'œil sur *ses épreuves*. Demandez plutôt à ceux qui travaillent seuls; interrogez nos romanciers les plus féconds, Georges Sand, Balzac, Eugène Sue, Frédéric Soulié; tous vous répondront que *notre chiffre* est impossible et qu'il ne leur est jamais arrivé de l'atteindre.

Vous avez publié TRENTE-SIX volumes dans le cours de l'année 1844, monsieur Dumas, et, pour l'année 1845, vous en annoncez le DOUBLE.

Eh bien, nous allons faire le simple calcul que voici:

Le plus habile copiste, écrivant douze heures par jour, obtient à peine 3,900 lettres à l'heure, ce qui lui donne, sa journée finie, 46,800 lettres, ou 60 pages ordinaires de roman. Donc il pourra copier cinq volumes in-octavo par mois et soixante par an, mais à condition qu'il ne s'arrêtera pas une heure et ne perdra pas une seconde.

Or, vous êtes un expéditionnaire de premier mérite, monsieur Dumas. Du 1er janvier au 31 décembre, vous travaillez *régulièrement* douze heures par jour, vous dormez *peu*, vous mangez *à la hâte*, vous ne consacrez pas une minute *au plaisir*, vous ne voyagez *guère*, on ne vous rencontre *jamais* dehors : en conséquence, si nous supposons que vos travaux dramatiques, la *confection* de vos pièces, votre courrier vis-à-vis des journaux et des théâtres, les visites importunes, quelques articles de circonstance, comme les lettres de la *Démocratie*, par exemple ; en supposant, disons-nous, que tout cela ne vous enlève que la moitié juste de votre temps, nous comprenons encore que vous ayez pu *recopier* TRENTE volumes dans le cours de l'année 1844... mais trente seulement ! les six autres ont dû l'être par monsieur votre fils. Maintenant, si vous doublez vos publications pendant cette année de grâce, comment allez-vous faire ? Vous n'avez que deux moyens au choix : ne pas dormir, votre fils et vous ; travailler l'un et l'autre vingt-quatre heures sans bouger de place, ou bien exercer vos fabricants à *imiter aussi* votre écriture. Il n'y a pas de milieu ; car, si vous livrez à l'impression les manuscrits tels quels, tous les protes de la capitale auront bientôt entre les mains des preuves terribles contre vous.

Oh ! faut-il que nous dévoilions ainsi la honte ! faut-il que nous détruisions jusqu'à la possibilité du doute !

A une époque où le brocanteur littéraire n'avait pas encore affiché le cynisme que nous lui connaissons, M. de Lomenie, le jeune et spirituel auteur de la *Galerie des contemporains illustres*, disait de M. Dumas :

« Il a fait des masses de romans, des feuilletons par centaines. Dans la seule année 1840, il a publié *vingt-deux volumes in-8°*. Il a même écrit d'une main l'histoire qu'il feuilletait de l'autre, et Dieu sait quel historien c'est que M. Dumas ! Il a publié des *Impressions de Voyage* où l'on trouve tout, du drame, de l'élégie, de l'églogue, de l'idylle, de la politique, de la gastronomie, de la statistique, de la géographie, de l'histoire, de l'esprit enfin, tout excepté de la vérité. Jamais écrivain ne se gaussa plus intrépidement de son lecteur, et jamais lecteur ne fut plus indulgent pour les gasconnades d'un écrivain. Cependant M. Dumas a tant abusé de la crédulité de ce bon public que ce dernier commence à se tenir en garde contre les *découvertes* du voyageur.

Quand M. Dumas n'est pas sur les chemins, ce qui est rare, il séjourne assez habituellement à Florence, où, sauf quelques voyages à Paris, il semble depuis quelques années avoir fait élection de domicile. C'est de là qu'il *expédie ou commande* d'innombrables cargaisons de produits littéraires dont le débit n'est pas toujours heureux, car le Dumas baisse sensiblement sur la place. Atteint par cette déplorable contagion d'industrialisme, la lèpre de l'époque, M. Dumas, on peut et on doit le dire, semble voué corps et âme au culte du veau d'or. Sur l'affiche de quel théâtre, même le plus infime, dans quelle boutique, dans quelle entreprise d'épiceries littéraires n'a-t-on pas vu figurer son nom ? Il est *physiquement impossible* que M. Dumas écrive ou dicte tout ce qui paraît signé de lui. C'est une chose triste à contempler que cette décadence d'un homme bien doué sous certains rapports, mais dépourvu de cette conscience de l'esprit qui s'appelle le goût, qui maintient la dignité chez l'écrivain, et dont le talent ne saurait résister longtemps encore au régime meurtrier de la littérature industrielle. »

Voilà comme on vous jugeait, il y a deux ans, monsieur Dumas. Aujourd'hui que vous avez fait d'immenses progrès, aujourd'hui que l'usine a doublé de valeur, M. de Lomenie saisira sans doute l'occasion qui se présente d'ajouter à votre biographie de nouveaux et plus curieux détails.

Nous avons suffisamment prouvé déjà combien est grande l'immoralité de cette exploitation de l'intelligence. Tous les hommes de cœur, toutes les personnes qui n'ont pas étouffé dans leur âme le sentiment du juste conviendront avec nous qu'il était nécessaire de la flétrir. Quant à ceux qui en douteraient encore, il suffira de leur développer brièvement les fatales conséquences du mercantilisme de la plume, pour les ranger à l'avis commun, pour les enrôler dans cette croisade que nous prêchons contre M. Dumas.

Et d'abord qu'il prenne fantaisie à un autre nom célèbre d'imiter la conduite de l'auteur de *Henri III*; que M. Eugène Sue, par exemple, se dise à son tour : Assez de travail, ma renommée est à son plus haut période, exploitons-la. Je vais prendre aussi des ouvriers au mois, des écrivains à la journée; je vais monter une boutique et faire du commerce. Que M. Eugène Sue tienne ce langage, et, demain, la littérature française n'a plus que deux noms; les journaux et la librairie se restreignent à deux signatures. Ceci est de la dernière évidence, puisque M. Dumas à lui seul envahit déjà presque tout le domaine de la publication.

Mais est-il dans l'intérêt de la littérature de se borner à un seul ou à deux auteurs ?

Sans parler de l'inévitable monotonie qui résulterait de ces noms éternellement répétés, où serait, nous le demandons, la justice d'une pareille mesure ?

Quoi ! vous fermerez la barrière sur deux combattants ? Tous nos jeunes écrivains, vous les expulserez du tournoi ? vous les empêcherez de se chauffer à ce radieux soleil de la publicité qui fait éclore de si beaux fruits ? vous écraserez sans remords de nobles talents en germe ? vous aurez le courage de mutiler tous ces anges de poésie, qui ne demandent que l'espace pour y déployer leurs ailes ? non, ce serait du délire. Prenez le plus absurde des réformateurs, choisissez le fervent prosélyte des plus niaises utopies, sondez le cerveau le plus étroit de l'humaine espèce, et vous ne trouverez nulle part cette idée stupide et monstrueuse tout ensemble du monopole appliqué à l'esprit et à l'intelligence.

Et pourtant, bien que le système soit impossible, le fait existe. Le mal devient de jour en jour plus incurable et la gangrène approche des régions du cœur. Si quelque hardi chirurgien ne tranche avec le scalpel un membre impur, le corps tout entier n'existera bientôt plus.

On verra le dix-neuvième siècle assister à la mort des lettres et suivre leur convoi funèbre.

Oui, monsieur Dumas, oui, grand homme, vous tuez la littérature.

D'abord vous envahissez toutes les tribunes qui devaient rester ouvertes à d'autres talents que le vôtre. Vous rassemblez autour de vous des écrivassiers sans conscience qui dépouillent la dignité de la plume, qui se cachent honteusement sous le voile de l'anonyme, et auxquels, dès lors, il importe peu de jeter au sein des masses le levain du mauvais goût, les

principes corrupteurs. Avec le secours de ces ouvriers ténébreux, vous manipulez un poison lent qui s'infiltre dans les veines du corps social; vous mettez au pétrin l'histoire avec le mensonge et vous en faites un amalgame indigeste que vous donnez au peuple pour sa nourriture intellectuelle. En présence des générations naissantes, vous enlevez à la vertu son prestige, vous frappez la morale en plein visage et vous chassez la pudeur comme une coureuse. Sur vos pages le vice a des allures aimables, la débauche est bonne fille et le crime excite la compassion plutôt que le mépris. Vous mettez à la mode enfin cette littérature galvanique et furibonde, qui remue les passions mauvaises, qui fouette le sang, qui réveille les organes apathiques des hommes blasés. Vous habillez le sophisme de couleurs éclatantes et vous l'envoyez chaque matin rendre visite à vos lecteurs pour leur former l'esprit et le jugement. Grâce à vous et aux cuisiniers qui manœuvrent sous vos ordres, le public refuse toute nourriture saine. Il n'aime plus que les ragoûts affreusement épicés. Le faux le séduit, l'extravagance le transporte; il chevauche en croupe avec vous sur la mule fantasque du caprice; il galope dans des régions perdues, sur des chemins impossibles. Qu'on essaie de le ramener sur la grande route du sens commun, il piquera sa mule et vous répondra par des ruades. Aujourd'hui les bons livres passent inaperçus, le beau style est dépouillé de ses charmes, le vrai paraît fade, le naturel ennuie. Qu'on élabore un chef-d'œuvre, et l'on est sûr que la préférence sera donnée sans conteste au premier de vos feuilletons grotesque et menteur.

Voilà, monsieur Dumas, ce qu'est devenue la littérature entre vos mains.

Traiter avec vous la question d'art serait parfaitement inutile. Vous ne connaissez que deux choses, fabriquer et vendre; fabriquer beaucoup pour vendre davantage. Vos ouvriers surtout se pénètrent de ce principe, et c'est la raison pour laquelle tous les cabinets de lecture sont empoisonnés de vos produits. L'homme qui signe ses œuvres écrira quatre volumes par an, tout au plus, et les soignera dans l'intérêt de son avenir et de son nom; l'homme qui ne signe pas en brochera vingt et donnera sans gêne dans les écarts du mauvais goût et de l'absurde. Il faut pourtant établir une exception pour vous, monsieur Dumas: vous signez tout et ne soignez rien. Mais la question d'argent l'emporte à vos yeux sur une foule d'autres considérations. Pour vous il n'y a qu'une affaire essentielle: débiter votre pacotille et gagner DEUX CENT MILLE FRANCS.

Et vous oserez vous défendre? et vous oserez dire que nous ne marchons pas à la perte des lettres? Et vous prétendez au trône académique... vous! vous, monsieur Dumas?

On vous admettra, nous aimons à le croire, au sein du nouveau conseil de prud'hommes, qui va s'établir pour veiller aux intérêts des négociants de la capitale; mais à l'Académie, jamais!

Le plus infâme résultat de votre commerce est sans contredit l'obligation dans laquelle vous mettez nos jeunes écrivains de vendre au rabais

leurs ouvrages. Les cartons des feuilles périodiques se trouvent encombrés de vos manuscrits ; il en résulte évidemment que le premier mot qui sort de la bouche d'un rédacteur en chef est un refus de lecture. On apporte une nouvelle ravissante, un feuilleton de choix, un roman plein d'intérêt ? — Daignez vous adresser ailleurs : nous avons six, douze, vingt-quatre volumes (1) de M. Dumas.

Ailleurs, on vous fait une réponse analogue.

Partout il faut vous briser contre cette muraille de bronze. Le seul espoir qui vous reste est celui d'allécher la rédaction par l'appât du bon marché. Quelquefois on se laisse séduire ; mais le plus souvent on vous repousse avec dédain, car une proposition de vente au rabais déprécie votre œuvre. On vous repousse, car, dans un journal, la rédaction reste presque toujours étrangère à la propriété. Certes, il est parfaitement égal à celui qu'on a chargé de l'examen des œuvres littéraires de voir payer M. Dumas à raison de sept mille francs le volume et vous à raison de trois cents francs. C'est-à-dire, expliquons-nous : il aime beaucoup mieux que la caisse verse la grosse somme. Il ne lira pas M. Dumas, ou le prend de confiance ; tandis qu'il serait obligé de vous lire... et pourquoi se créer de la besogne inutile ?

Ainsi, vous en êtes pour une démarche humiliante, pour des propositions honteuses, pour des paroles qui déshonorent l'écrivain, qui le ravalent au niveau du commis-marchand, du courtier d'annonces, de toute la plèbe industrielle qui s'agite et tripote sur le pavé de la capitale.

Honte et dégoût !

M. Dumas va nous répondre, en montant sur le piédestal de son orgueil :

Vous êtes des marauds ! vous criez parce que vous avez faim. Vous êtes de plats jaloux qui ambitionnez ma gloire ; vous êtes des mendiants qui frapperez un jour à ma porte, afin de me demander l'aumône !

Non, monsieur Dumas.

Libre à vous de nous insulter, mais libre à nous de crier : justice ! libre à nous de provoquer le châtiment que méritent vos menées coupables. Le public est un juge impartial, un juge sévère. Il a pesé notre accusation, tous les témoignages vous accablent. L'écrivain vit de sa plume et n'a pas recours à celle des autres. L'écrivain ne se pose pas en despote et ne chasse pas ses frères de l'héritage commun. L'écrivain n'a pas recours à l'agiotage et à la brocante pour s'épargner des veilles, pour se donner du loisir, pour trancher du grand seigneur et s'entourer des folles joies du siècle. Oui, vous tuez la littérature et vous perdez les jeunes écrivains ! Vous

(1) On sait que tout récemment M. Dujarrier, de la *Presse*, a fait avec M. Dumas un traité par lequel celui-ci s'engage à livrer vingt-quatre volumes par an, sans préjudice à ses autres fournitures.

nous arrachez le pain de chaque jour, vous nous rendez incapables de travaux sérieux. La misère est là tout près de nous, pâle et sombre. Notre labeur du jour est escompté de la veille. Nous sommes beaucoup moins rétribués que le manœuvre, attendu que vous prenez à vous seul tout le budget littéraire. Jamais nous n'arriverons à cette médiocrité paisible, à ce calme d'une existence dégagée de tout embarras matériel, où seulement alors il est permis de travailler pour l'aveuir et pour la gloire.

Et cependant il en est parmi nous qui ont fait leurs preuves. Il en est dont le talent est recounu. Ceux-là vous les écrasez comme les autres; car, entre l'ouvrier le plus babile et les bras d'airain d'une mécanique anglaise, il n'y a pas de lutte possible. Le chêne aux rameaux ambitieux étouffe les jeunes arbres et les fait mourir par la privation de soleil.

Justice! encore une fois justice!

Que M. Dumas travaille seul, qu'il se borne à ses propres ressources. Que chacun signe son œuvre et en répoude devant le public: voilà ce qui est juste, voilà ce qui doit être, voilà ce qui sera demain, si les journaux comprennent leur devoir, si la librairie veut se relever de sa chute.

Mais, objectera le journalisme, nos abonués demandent des noms; ils exigent avant tout la célébrité de la signature. Errenr!

Dans aucun cas les abonnés ne préfèrent une rapsodie signée DUMAS à une nouvelle intéressante signée de l'écrivain le plns obscur. Dites plutôt que le charlatanisme de l'annonce, à force de burler sur votre quatrième page, finit par vous étourdir vous-même; dites que vous embouchez le porte-voix de la réclame, afin de crier à toute la France des noms illustres. L'abonné se laisse prendre à cette glu, l'abonné foisonne dans vos bureaux, quitte à les déserter ensuite, quand il aperçoit le triste résultat de vos promesses. S'il vous voyait au contraire puiser, n'importe à quelle source, une littérature consciencieuse, il viendrait lentement, mais ne s'en irait plus. Le succès que vous ambitionnez serait durable et vous auriez de moins sur la conscience le remords d'avoir favorisé la piraterie littéraire. La presse vous a donné son sceptre pour régner sur le monde, et son flambeau pour éclairer les peuples. Ne laissez pas des industriels changer ce sceptre en caducée, ne souffrez pas que ce flambeau s'éteigne dans les ténébreux souterrains du mercantilisme.

Êtes-vous, au bout du compte, les commis de M. Véron, les teneurs de livres de M. Dujarrier?

Que ces messieurs deviennent les patrous d'un magasin de denrées coloniales ou les chefs d'une entreprise de roulage; mais qu'ils ne spéculent sur l'intelligence, qu'ils respectent le domaine de la pensée.

Tout ce que nous venons de dire au sujet des journaux s'applique également aux éditeurs.

Ils ont suivi l'impulsion commerciale, ils ont joué le public, et la librairie expire. Oh! ne vous plaignez pas, nos maîtres! il nous semblerait entendre un imprudent jockey déplorer le trépas d'une noble jument de race, qu'il

a stupidement éperonnée pour l'obliger à fournir une course impossible. Oui, la librairie se meurt, et savez-vous pourquoi? nous allons vous l'apprendre. Parce que d'une profession qui doit être avant tout intelligente, vous avez fait un commerce aveugle et matériel; parce qu'il n'est pas un de vous qui ne déclame solennellement cet axiome ridicule : « UN ÉDITEUR NE DOIT PAS SAVOIR LIRE! » parce que vous vous bornez à l'imposture de l'étiquette, sans goûter au contenu de la fiole; parce que vous comptez sur la réputation du fabricant pour débiter des volumes trompeurs, des compilations odieuses, des romans frelatés; parce que tout ce qui tient à la gloire des lettres vous intéresse médiocrement et que peu vous importe la honte de la plume, pourvu qu'au bout de cette honte se trouve une pile d'écus. Voilà pourquoi la littérature expire, voilà pourquoi cinq ou six noms tout au plus s'impriment et se vendent. Comment le public aurait-il confiance aux soldats, quand les chefs se déshonorent? Et qui a provoqué ces lâches manœuvres des rois du talent? Vous! c'est votre avidité qui a fait naître la leur. Au lieu de les resserrer dans les limites du travail possible, vous les avez excités de l'éperon pour les faire galoper sur le terrain du vandalisme et de la piraterie. Courez, courez toujours, nos maîtres! vous finirez par tomber dans un abîme, et l'on placera cette inscription sur le lieu du sinistre : « UN ÉDITEUR NE DOIT PAS SAVOIR LIRE. »

M. Dumas va nous reprocher de l'abandonner, qu'il se rassure. L'avidité de messieurs les éditeurs nous ramène tout naturellement à la sienne. Cette longue et pénible histoire de notre littérature moderne peut se résumer par un seul mot, l'ARGENT.

Croira-t-on que M. Dumas, en plein dix-neuvième siècle, à la face de toute la France, ait osé non-seulement dire, mais écrire, mais publier, dans un journal, ces paroles :

« En travaillant pour le Théâtre-Français pendant un an et demi, et en gagnant 79,000 francs, j'ai non pas perdu, mais manqué à gagner 137,000 francs. » (*Démocratie Pacifique.*)

Ah! le pauvre homme! Ah! l'honnête écrivain! jugez un peu : le voilà qui s'ingénie, dix-huit mois durant, à faire de l'art. Il veut alimenter la scène de Corneille, de Racine et de Molière; il désire empêcher la ruine du premier théâtre du monde. Nouvel Atlas, il le porte sur ses épaules robustes..... Pauvre homme! N'est-ce point un dévouement sublime? Allons, soyons justes! messieurs de la Comédie Française, vous auriez dû tomber à deux genoux et baiser la trace précieuse de ce nouveau Messie, qui vous ouvrait une ère nouvelle de succès et de gloire. Or, de quelle façon M. Dumas a-t-il été récompensé de ce dévouement? quel prix a-t-il obtenu pour son inconcevable sacrifice? SOIXANTE-DIX-NEUF MILLE FRANCS en dix-huit mois, rien de plus, pas un centime avec..... pauvre homme! et comprenez bien toujours : pendant ces dix-huit mois, M. Dumas aurait pu

commander soixante-sept volumes à ses manœuvres, les *recopier* de sa main (les volumes) et les vendre à raison de trois mille francs chaque, (c'est le plus bas prix de sa manufacture). Son chiffre habituel, DEUX CENT MILLE FRANCS, eût été atteint du coup... pauvre homme ! Au lieu de cela, que palpe-t-il ? Vous le savez, hélas ! bien peu de chose ; et, si vous avez l'obligeance de faire une simple soustraction, vous reconnaîtrez sans peine qu'il a « *manqué à gagner* 137,000 francs » et que si les sociétaires de la Comédie-Française avaient la moindre délicatesse et la plus légère teinture des procédés commerciaux, ils s'empresseraient de combler ce malheureux déficit ; car, après tout, messieurs, il faut vivre, et M. Dumas a de la famille... Pauvre homme !

Puisqu'il s'agit de délicatesse et de procédés, voyons un peu de quelle manière s'est conduit M. Dumas avec le théâtre de la rue Richelieu.

Le commencement de leurs relations date du 30 avril 1828, jour de la réception de *Christine*. Pour des motifs de convenance réciproque, *Henri* III, accueilli postérieurement, eut le premier les honneurs de la représentation, et M. Dumas, comme on le sait, n'eut pas lieu de s'en plaindre. Restait *Christine*, et déjà l'on s'occupait activement de la mise en scène, quand un nommé M. Brault, dont les cartons de la Comédie Française possédaient une pièce, également reçue, vint à tomber dangereusement malade. Son fils accourut au théâtre et déclara que le pauvre moribond n'avait qu'un rêve, qu'une pensée, qu'une espérance, la représentation de sa pièce. On espérait vivement qu'une bonne nouvelle à cet égard aurait, sur la santé de M. Brault, l'effet le plus salutaire. Mais les cinq actes de M. Dumas devaient passer d'abord : quel parti prendre, à quoi se résoudre ? Plusieurs écrivains, parmi lesquels nous citerons M. Casimir Bonjour, se rendirent chez l'auteur de *Henri* III, pour lui exposer le fait, et lui insinuèrent que céder son tour serait une bonne œuvre. Alors M. Dumas de professer les sentiments les plus héroïques et l'abnégation la plus entière. — Comment donc ? il cédera son tour avec le plus grand plaisir ; il s'associera de tout son pouvoir à cette bonne œuvre. En douter serait lui faire injure. Chacun est dans le ravissement, on élève aux nues M. Dumas... mais, le soir même, il retirait Christine pour la porter à l'Odéon. — Première délicatesse.

Quelque temps après, la Comédie-Française reçoit *Antony*. La pièce est montée sur le champ, les rôles s'apprennent ; tous les premiers sujets sont appelés à faire valoir le chef-d'œuvre, et l'on annonce la première représentation sous un délai de trois jours. Mais tout à coup la fatalité jette M. Dumas sur le passage du directeur de la Porte-Saint-Martin. On lui offre 5,000 francs de prime ; il les empoche avec allégresse et, prétextant le motif le plus absurde, il va reprendre *Antony* aux Français pour le porter triomphalement au boulevart. — Deuxième délicatesse.

Nous ne compterons plus.

Ces deux exemples doivent suffire et prouvent assez à nos lecteurs com-

bien messieurs les sociétaires sont blâmables de ne pas reconnaître des procédés aussi touchants par la remise intégrale du *déficit* en question.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, M. Buloz, le commissaire royal actuel, a-t-il encouru la vengeance de M. Dumas? Pourquoi ce dernier, traînant son ennemi dans l'arène ouverte par la *Démocratie pacifique*, s'est-il amusé, pendant cinq mortels numéros, à le déchirer à belles dents?

Mon Dieu, voici l'histoire : M. Buloz a refusé de demander au ministre de l'intérieur une prime de CINQ MILLE FRANCS. Depuis l'aventure d'*Antony*, M. Dumas a contracté la douce habitude des primes.

Et, quand on les lui refuse, quand on essaie de brider son effrayant appétit, quand on a l'inso lente prétention de vouloir imposer des bornes à son avidité, M. Dumas s'indigne, M. Dumas trouve le fait incompréhensible, M. Dumas crie qu'on le dépouille.

C'est ainsi qu'on l'a vu jadis attaquer violemment M. Harel, qu'il comble aujourd'hui des éloges les plus flatteurs ; mais les vents ont changé.

C'est ainsi qu'en 1838, il essaya de trancher du Don Quichotte et de prendre la défense des *tristes sociétaires* que M. Védel faisait mourir de faim. Malheureusement, M. Védel ne tint pas compte de l'héroïsme déployé par ce digne émule d'un fou chevaleresque. On éclaira le public dans une discussion calme et lumineuse. Des pièces du procès, que nous avons en ce moment sous les yeux, il résulte : 1° que M. Dumas daigna gratifier la Comédie-Française d'une pièce intitulée *Caligula* (auteur M. Anicet) ; 2° qu'il octroya le droit de représenter *son* chef-d'œuvre aux conditions suivantes : *Prime de cinq mille francs ; engagement de mademoiselle Ida Ferrier, aujourd'hui madame Alexandre Dumas* (4,000 fr.), *reprise de Charles VII*, *reprise d'Angèle*; 3° qu'on s'empressa de souscrire à toutes ces exigences et qu'une somme de 80,000 fr. fut dépensée pour monter dignement une pièce... qui eut la chute la plus retentissante ; 4° que M. Védel, voyant les recettes presque nulles, et désespéré de perdre 800 fr. par jour, retira le chef-d'œuvre de la scène, à la vingtième représentation ; 5° que M. Dumas, irrité de cette *bévue* (le terme est pris dans une lettre qu'il écrivit à M. Védel), cria de toutes ses forces dans le feuilleton de la *Presse* qu'on ruinait le théâtre et qu'on laissait mourir de faim les sociétaires.

Il est de fait que Caligula n'avait pas tort.

Aujourd'hui ce n'est plus M. Védel que M. Dumas attaque, c'est M. Buloz, et la querelle de 1844 présente avec la querelle de 1838 une analogie singulière. Nous laisserons parler ici le *Journal des artistes*. Il racontera mieux que nous :

Le 21 avril 1813, sur la demande de M. Dumas, fut signé par les membres du comité d'administration du Théâtre-Français, stipulant pour leur société et pour M. Alexandre Dumas, un traité qui contenait les conditions suivantes :

1° M. Alexandre Dumas s'engage à présenter et à lire au Comité de la Comédie-Française trois pièces *de lui* ; deux comédies et un drame, toutes en cinq actes;

2° La première pièce, intitulée : *les Demoiselles de Saint-Cyr*, comédie en cinq actes, qui a été lue et reçue le 20 avril 1843, donnera droit à M. Alexandre Dumas à une prime ferme de la somme de 5,000 fr. ;

3° La deuxième pièce (une comédie) sera lue le 1er août prochain ;

4° La troisième pièce (un drame) sera lue en janvier 1844.

Ces deux derniers ouvrages n'auront droit qu'à une prime *conditionnelle* de 5,000 fr. pour cinq actes, *c'est-à-dire dans le cas où la recette brute des vingt premières représentations de chaque pièce dépasserait la somme de cinquante mille francs.*

M. Dumas a satisfait, sans difficulté, à la première de ces trois clauses bien solidaires les unes des autres, on le conçoit ; il y avait cinq mille francs à toucher quel que fût le succès de la pièce. Mais quant aux deux autres, encore inexécutées, voici ce qui est *arrivé :* M. Dumas a bien présenté et fait recevoir au théâtre la comédie qui devait être lue le 1er août 1843 ; mais cette pièce n'a pas été jouée, et n'a pas été jouée parce que M. Dumas *n'a point voulu* qu'elle le fût dans les termes du traité. Prouvons. Cette pièce, *une Conspiration sous le Régent*, était en répétition lorsqu'elle fut retenue à la censure. La censure ne demandait que de médiocres changements pour rendre la pièce au Théâtre. Ces changements portaient sur le Régent, grand-père du roi, *bassement adulé, et si bassement, que la censure craignait que la presse radicale et la presse légitimiste ne se crussent autorisées, par esprit de réaction, à publier des articles blessants pour le petit-fils.* Si l'on en juge par les sentiments exprimés dans les *lettres* auxquelles on répond ici, ces changements faciles devaient peu coûter aux convictions-politiques de M. Dumas. Mais M. Dumas se souvenait de l'accueil fait à *Lorenzino* et aux *Demoiselles de Saint-Cyr*, et les conditions attachées à la prime ne le garantissaient pas à l'auteur *d'une Conspiration sous le Régent.* Il jugea donc qu'il était plus sûrement profitable pour ses *produits* de se plaindre au ministre de l'intérieur de la *violence que l'on voulait faire à ses affections dynastiques*, du dommage qu'on lui causait s'il y restait *fidèle, ce qu'il ferait*, et finit par demander, comme fiche de consolation, la modique somme de *six mille francs.* On lui en donna *trois mille*, et il se tut. Mais en abandonnant ainsi, pour quelque temps du moins, cette pièce à la censure, M. Dumas livrait les intérêts du Théâtre. Le Théâtre le ressentit vivement. — Premier grief de la Comédie-Française contre M. Dumas. Ce n'est pas tout. D'une pièce tirée déjà du *Chevalier d'Harmental*, roman-feuilleton publié dans le *Siècle*, M. Dumas fit un autre roman, *la Fille du Régent*, qui parut dans le *Commerce.*

C'est là ce qui s'appelle posséder à fond la science de l'industrie littéraire. Il est impossible de mieux utiliser ses *produits.* M. Dumas ne se borna point à disposer simplement d'un bien qui ne lui appartenait plus ; il signa avec le journal le *Commerce* un traité par lequel il s'obligeait à ne laisser jouer la pièce reçue au Théâtre-Français que quatre mois après la publication entière du roman *qui en était sorti.* M. Dumas s'engageait donc à ajourner les changements qui pouvaient rendre au Théâtre-Français une pièce d'ailleurs déflorée d'avance, et que le Théâtre-Français avait droit de réclamer sans délai ? Peut-on manquer plus complétement à la foi jurée ? En présence de ces procédés, le Théâtre n'était-il pas fondé à refuser de reprendre *Christine* qu'il avait promis de jouer en même temps qu'*une Conspiration sous le Régent* ? Et pourtant croira-t-on que M. Dumas, après avoir si ouvertement, si... cavalièrement violé ses obligations envers la Comédie-Française, poursuivit la Comédie-Française de ses colères et de ses obsessions, pour gagner les bénéfices d'un traité verbal qu'il déchirait lui-même en blessant tous les intérêts du Théâtre. Mais le Théâtre tint bon malgré les remontrances de M. Buloz, que nous trouvons, nous, toujours trop faible pour M. Dumas, et *Christine* ne fut pas reprise. M. Dumas ne pardonna point au Comité le refus qu'il essuyait. Aussi les choses allèrent-elles de mal en pis. Bien des fois, au Comité, il fut question de mettre M. Dumas en demeure de remplir l'engagement qu'il avait pris de livrer un drame en cinq actes, le 1er janvier 1844, drame que M. Dumas doit encore au Théâtre-Français ; mais le Théâtre, comprenant mieux sa dignité, ne voulut pas user de rigueur. D'ailleurs M. Dumas n'avait-il pas menacé de venir lire, au lieu d'un drame de lui, un drame que l'on savait être de M. Dennery, *les Neveux de Bassompierre*, — c'est la pièce qu'il tient à la disposition du successeur de M. Buloz ; — vous le refuserez, ajoutait M. Dumas, et tout sera dit.

Cependant les quatre mois stipulés par le journal *le Commerce* étaient écoulés et le collaborateur de M. Dumas, dans la pièce retenue à la censure, — M. Dumas, on le sait, a beaucoup de collaborateurs, — M. Brunswick, ancien bijoutier, et, depuis, acteur au théâtre des Variétés, s'ennuyant de ne rien toucher sur le *produit* indivis entre lui et M. Dumas, vint frapper à la porte de la Comédie-Française. Il avait reçu de la censure la promesse que, les changements faits, la pièce serait rendue. Il dit donc qu'il s'engageait à *faire faire* par M. Dumas les changements demandés, si le Théâtre voulait s'obliger à jouer la pièce, à la fin de mars 1844. Le Comité fut assemblé jusqu'à trois fois

pour donner sa réponse, et, il faut bien le dire, les paroles prononcées dans ces trois séances furent très-dures pour M. Dumas. On caractérisa énergiquement sa conduite. Il n'eut qu'un défenseur, et quel fut ce défenseur ? M. Buloz. C'est seulement dans la deuxième ou la troisième séance que M. Buloz put amener le comité à prendre l'engagement sollicité par M. Brunswick; mais cette concession ne servit qu'à rendre M. Dumas plus exigeant. Il revint sur les conditions que M. Brunswick avait faites en son nom. Irrité de ce que le Théâtre n'avait pas repris *Christine*, il dit à M. Brunswick qu'il voulait, ce sont ces propres paroles, que le Théâtre-Français s'humiliât, et jouât *Christine* avant tout autre pourparler. — Mais, répondit M. Brunswick, en prenant ce parti vous compromettez mes intérêts : je suis votre collaborateur, et je souffre dans mon *produit*. — Qu'à cela ne tienne, reprit M. Dumas, je vous mettrai de moitié dans deux autres collaborations qui compenseront largement cette perte. — Cela dit, cela fait. M. Brunswick livra les intérêts du Théâtre à M. Dumas, comme M. Dumas les avait livrés à la censure. Ce n'était pas là un procédé entièrement irréprochable. On le fit remarquer à M. Brunswick quand il vint raconter le résultat de son intervention. — Que voulez-vous que je fasse ? dit-il ; Dumas ne veut rien entendre, il est furieux contre le Théâtre : il n'y a qu'un moyen de le calmer, *c'est de lui faire obtenir du ministre de l'Intérieur une prime de cinq mille francs.* — Voilà donc où l'on voulait en venir, dit-on à M. Brunswick ; c'est là le jeu que jouait M. Dumas : on s'en était douté. Alors M. Buloz déclara sans hésiter et sans arrière-pensée que tout avait été épuisé, qu'une démarche auprès de M. Duchâtel serait inutile, qu'on n'en tenterait pas; que s'il y avait à se concilier avec M. Dumas, ce serait sur le terrain du Théâtre, et non sur le terrain du ministère de l'intérieur.

Cette conversation avait eu lieu le matin; le soir M. Brunswick revint au Théâtre avec l'ultimatum de M. Dumas. Cet ultimatum portait que le Théâtre s'engagerait à reprendre et à jouer *Christine* vingt-cinq fois dans l'espace de quatre mois et dans le courant de l'hiver, moyennant quoi M. Dumas exécuterait les changements que la censure exigeait pour rendre au Théâtre *une Conspiration sous le Régent*, et que, si l'on n'acceptait pas, *l'on verrait*. Cet ultimatum était dérisoire; le Théâtre-Français savait trop bien que *Christine* ferait à peine des recettes de trois à quatre cents francs. La proposition d'abandonner ainsi la saison la plus fructueuse ne pouvait pas même être discutée.

Tout fut rompu, et les menaces que M. Dumas avait fait porter indirectement par M. Brunswick s'exécutaient, huit jours après, dans *la Démocratie pacifique*.

Très bien ! Résumons un peu cette édifiante histoire.

D'un livre intitulé le *Chevalier d'Harmental* (auteur, M. Auguste Maquet), notre héros tire un épisode dont il fait la pièce reçue à la Comédie-Française , *Une Conspiration sous le Régent* (auteur, M. Brunswick). La mine était raisonnablement exploitée , Dieu merci ; mais tout à coup M. Dumas avise qu'un livre, déjà métamorphosé en pièce, peut , d'un seul coup de baguette, reprendre sa première forme, et nous assistons à la naissance de la *Fille du Régent* (auteur, M. Couailhac.)

Ainsi que le dit fort bien le *Journal des artistes* : « Il est impossible de mieux utiliser SES produits. »

Vous n'êtes pas sans vous être glissés, quelque soir, dans la petite salle Bonne-Nouvelle, où Philippe , le célèbre prestidigitateur, vous a presque rendu les croyances naïves de nos pères à l'endroit des sorciers. Ce Philippe, il y a deux ou trois siècles, aurait évidemment fini par la hart ou le fagot. Lorsqu'il vous a bien ébloui de ses prestiges et que votre cerveau tourbillonne dans le pays des chimères , il vous prie très poliment de lui prêter votre chapeau. — C'est un feutre perdu , n'importe ! — Le magicien le pile dans un mortier, le coupe en cinq ou six tranches , verse par-dessus un liquide spiritueux , approche une lumière de ce gâchis et met le tout en flammes à la plus grande satisfaction des chapeliers présents.

Mais, ô miracle ! après avoir jeté dans un moule cet affreux mélange de morceaux ratatinés, Philippe en retire votre feutre mieux portant que jamais. Ce n'est pas tout. De la cavité médiocre de cette coiffure, il extrait une infinité prodigieuse d'objets de toute espèce : des fleurs à remplir la salle, des jouets d'enfants, des livres d'étrennes, des serins aux ailes d'or, des perruches au corsage d'émeraudes ; puis de nouvelles fleurs pour les dames qui en exigent, puis de nouveaux jouets pour les marmots qui en réclament ; puis enfin de gros pigeons pattus, qui sortent tout ébahis de cet étroit colombier. Seulement alors il est permis à votre feutre d'aller reprendre sa place habituelle.

Notre escamoteur littéraire, M. Dumas, a voulu singer ce tour de Philippe. Jugez de la chose.

Il prie M. Maquet de lui prêter un livre en guise de chapeau. Ce livre, il le met au mortier, le coupe en cinq actes, verse par dessus l'esprit de M. Brunswick (nous n'affirmons pas que cet esprit s'enflamme), jette le tout dans un moule et en retire... un autre livre ! C'est moins bien réussi qu'au théâtre Bonne-Nouvelle. Mais voici la fin. De cette pièce, de ce roman, comme il vous plaira de l'appeler, M. Dumas veut extraire : 1° six mille francs de M. Duchâtel ; 2° une place de bibliothécaire au château de Fontainebleau, place devenue vacante par la mort de M. Casimir Delavigne ; 3° cinq autres mille francs de prime.

Philippe tire surtout des fleurs, M. Dumas préfère les billets de banque. Philippe obtient constamment une entière réussite ; nous verrons M. Dumas échouer dans sa tentative ; mais ce n'est pas faute d'avoir bien combiné le tour. — Écoutez.

Jadis, quand Sa Majesté le roi des Français, quand notre ancien protecteur, s'avisa de méconnaître les qualités brillantes dont la nature nous a doué pour être ministre, nous lui fîmes sentir le fouet de Juvénal et nous tonnâmes contre lui dans le transport d'une indignation sainte. Toutefois, en y réfléchissant depuis, nous nous sommes aperçus que notre colère était de l'ingratitude. Honte à ceux qui ne connaissent pas le repentir ! Prosternés à deux genoux dans les galeries de Versailles, nous avons demandé notre grâce et la croix. L'une et l'autre nous furent accordées, et nous le méritions bien. Mais il s'agit à présent d'exploiter ce retour de faveur. Louer directement le roi serait une maladresse ; on n'a pas oublié nos injures. Eh ! parbleu, nous allons encenser son aïeul !

Aussitôt fait que dit.

M. Brunswick a le mot d'ordre et l'on vous confectionne une apologie du Régent, si absurde et si grossièrement louangeuse que la censure, laquelle cependant ne tremble guère en pareille occurrence, « craint que la presse radicale et la presse légitimiste ne se croient autorisées, par esprit de réaction, à publier des articles blessants pour le petit-fils. » Alors M. Dumas de se précipiter dans le cabinet du ministre et de crier à tue tête qu'on

fait violence à ses affections dynastiques. Il veut y rester *fidèle* et demande six mille francs pour prix de sa constance. On lui en donne trois mille, c'est peu de chose ; mais le *Commerce* complètera la somme et la Comédie-Française aurait tort de se plaindre.

En attendant nous devons être bien en cour.

Puisque ce pauvre Delavigne est mort, — Cher homme ! Dieu lui fasse paix ! une dangereuse concurrence de moins ! — puisque cette place de bibliothécaire est vacante, demandons-la pour notre héritier, pour M. Alexandre Dumas fils, un gaillard solide, qui recopie les manuscrits avec une verve incroyable.

Ici, que nos lecteurs daignent parcourir ce passage d'une brochure qui a pris les devants sur la nôtre pour fustiger l'avidité de M. Dumas :

« On sait que M. Casimir Delavigne n'était point riche. Comme un autre il aurait pu faire du métier; mais il avait la faiblesse de se respecter dans ses œuvres. Le roi lui avait donné la place de bibliothécaire du château de Fontainebleau, véritable sinécure, qui permettait au poète de consacrer tout son temps à ses occupations favorites. Casimir Delavigne étant mort, sa place devenait vacante. Il sera donc important d'arriver le premier. Pour cela, M. Dumas se rend au convoi du titulaire défunt et se place, *par hasard*, auprès de M. de Montalivet, avec lequel il tient même un des cordons du poêle. C'était le moyen de tenir aussi l'oreille de M. l'intendant, et M. Dumas lui demande sans plus de façon la place de celui qu'on mène au cimetière. M. de Montalivet fit observer au solliciteur que le moment était mal choisi, lui promettant au reste d'en causer avec lui plus tard. M. Dumas insista, déclarant qu'il ne sollicitait pas pour lui personnellement, mais pour son fils. Bref, il paraît que M. l'intendant de la liste civile n'a pas trouvé que le génie du père devait être récompensé dans la personne de l'enfant. On a refusé net. *Indè iræ !* Nous ne dirons pas que nous tenons cette anecdote de M. de Montalivet lui-même; cependant ceux qui voudraient la tenir de lui n'ont qu'à le prier de la leur raconter. »

Un refus !

Toute l'ancienne fureur de M. Dumas se réveille. Il va retrancher ces louanges absurdes, ces flagorneries que ne veut point accepter la censure ; il va quitter l'encensoir et reprendre son *fer rouge.*

Mais d'abord jouons la pièce.

Elle est *déflorée d'avance ;* elle est connue des lecteurs du *Commerce* et des habitués des cabinets de lecture ; on a mangé l'huître, il ne reste plus que les écailles... Eh ! bon Dieu, la Comédie-Française est encore trop heureuse ! M. Dumas a compromis les intérêts du théâtre ; il n'a pas rempli les conditions du traité, qu'importe ? *Il signe tout*, vous le savez de reste, *et rien ne l'engage.* Au lieu que vous, M. Buloz ; au lieu que vous, messieurs les sociétaires, vous avez des sentiments honnêtes, une âme loyale ; vous observez les conventions verbales comme les conventions écrites. Allons, reprenez *Christine !* On la *répète à l'Odéon, je l'oubliais....* bah ! M[lle] Georges n'aura pas tous les admirateurs ! Jouez ensuite cette fameuse *Conspiration sous le Régent*, et versez-moi d'avance cinq mille francs de prime, cinq petits mille francs, Messeigneurs....

Arrière, mendiant ! Crois-tu que nous soyons obligés de te donner de l'or pour ces guenilles que tu as pendues à tous les crochets du journalisme et déchirées à tous les angles de la presse ?

Travaille, gagne un succès, touche un juste salaire ; mais ne viens pas ainsi demander l'aumône à la porte d'un théâtre ! Où as-tu vu le génie descendre à ce degré d'opprobre ? Regarde les vrais littérateurs, prends Victor Hugo pour modèle, imite M. Scribe. On leur a parfois offert des primes, comme gage de réussite certaine, comme tribut anticipé d'admiration ; mais à aucune époque ils n'ont ainsi tranché du lazzarone, qui ne prie d'abord avec bassesse que pour menacer ensuite avec audace.

M. Buloz suivit l'exemple de M. l'Intendant de la Liste civile et refusa net.

Alors on vit la *Démocratie pacifique* prêter sa croupe à M. Dumas, qui l'enfourcha d'un bond, pour courir ventre à terre sur le terrain du libelle. On sonna la charge contre le commissaire royal, contre les sociétaires du théâtre, contre l'administration des Beaux-Arts, contre le ministère, contre tout le monde. On essaya de lacérer les uns, de pourfendre les autres, et, tandis qu'on avait la lance au poing, rien n'était plus simple que de la diriger contre ce *petit-fils* qui n'avait pas tenu compte des basses adulations prodiguées à son *aïeul.*

Oui, M. Dumas, qui, la veille, protestait encore de *ses affections dynastiques*, prit de nouveau, prit à pleines mains la fange de l'ingratitude pour la jeter à son protecteur.

Et cela, parce qu'on n'avait point accueilli sa requête insensée; parce que, ce pain quotidien réservé pour le génie pauvre, on ne voulait pas le mettre sous la dent d'un homme qui mange deux cent mille francs, année courante, sans rien perdre de son monstrueux appétit ; parce qu'une sinécure honorable, une pension déguisée sous l'apparence d'un emploi ne parut pas être due à un jeune homme de vingt ans, à un rhétoricien sans barbe, tout frais émoulu du collége.

Le roi, par l'organe de M. de Montalivet, refuse à M. Dumas fils la place de bibliothécaire d'une résidence royale, et M. Dumas père attaque le roi.

M. Buloz refuse de demander 5,000 francs au ministère, à propos d'une pièce dont le succès est dorénavant plus que douteux ; de les demander pour un homme qui, depuis 1840, a reçu 27,000 francs sur le budget des lettres, savoir :

En 1840, 3,000 fr.
1841, 6,000
1842, 6,000
1843, 6,000
1844, 6,000

Et M. Dumas attaque M. Buloz, il déchire la Comédie-Française, il insulte le ministère, crie au vandalisme, et d'une question de rapine, à lui toute personnelle, prétend faire une question d'intérêt général.

Il se pose en vengeur des lettres, lui ? Dérision !

Parcourez de grâce les *cinq numéros* de la *Démocratie Pacifique* et

vous entendrez M. Dumas professer sans gêne, avec le plus franc cynisme, ses principes d'exploitation littéraire.

« Le côté plaisant de la chose, — nous dit M. Lepoitevin Saint-Alme, dans un feuilleton plein d'esprit, publié le 28 décembre dernier par le Corsaire-Satan, — c'est de voir la *Démocratie Pacifique*, cet organe du progrès socialiste, cet organisateur du travail, prêter complaisamment ses colonnes à cet intolérable abus de la fabrication littéraire. Que vont dire Saint-Simon et Fourier? Que va devenir la maxime fondamentale du Phalanstère : *A chacun selon sa capacité?* Ah! digne journal, rendez-nous au plus vite le travail attrayant de votre prophète et ramenez-nous à la fraternité humanitaire et saint-simonienne! Si c'est ainsi que vous entendez la justice distributive, l'honneur des lettres et la moralisation de l'espèce; si vous trouvez bon qu'un écrivain vive aux dépens de tous, qu'un estomac littéraire ou dramatique absorbe la nourriture de la masse; si vous reconstruisez, en un mot, la tyrannie dans ce qu'elle a de plus odieux, puisqu'elle frappe sur l'intelligence, comment voulez-vous que les peuples, qui attendent votre Messie, le cœur ouvert à l'espérance, ne conçoivent pas quelque soupçon sur votre nouvel évangile?

Sans aucun doute, M. Alexandre Dumas, en vous adressant cinq lettres consécutives contre M. Buloz la Comédie-Française, etc..., s'est donné à votre égard le mérite d'un procédé touchant et généreux; car enfin, au prix de facture, ces lettres valent 2,500 francs comme un liard. Repetées par la *Presse*, elles valent en outre 2,500 francs comme un autre liard, en tout 5,000 francs, qui doivent être portés à votre avoir. Mais ce n'est pas une raison pour sacrifier vos principes, votre maxime et renier vos dieux. En conscience, vous y perdriez quelque chose. Ce serait livrer Fourier et Saint-Simon au rabais et la maxime par-dessus le marché. Tenez, nous allons vous donner un bon conseil : demandez cinq autres lettres à M Dumas et cinq autres réclames à la *Presse*, puis, ces choses faites, rentrez prudemment dans vos principes, remettez vos dieux en place, regrattez votre maxime et continuez, comme si de rien n'était, votre petit bonhomme de chemin. Laissez là M. Buloz et la Comédie-Française, la direction des Beaux-Arts, le ministère et le public. Il n'y a rien de commun fort heureusement entre vous, ces hommes et ces choses. Votre royaume n'est pas de ce monde.

Un peu plus loin, au sujet de la fameuse phrase : « J'ai manqué à gagner 137,000 fr. », M. Lepoitevin s'écrie :

J'ai manqué à gagner 137,000 francs! Comme ce mot peint l'époque! M. Dumas ne l'a prononcé, nous en sommes convaincus, que pour nous donner une leçon de haute moralité. Il s'est conduit comme les sages qui, pour faire passer une vérité trop crue, disent nous en parlant des vices auxquels le vulgaire est en proie. Salut à M. Dumas! respect au grand homme! Vénération au sublime moraliste!

Il est impossible de se moquer plus agréablement du signataire des lettres et de la feuille qui n'a pas rougi de lui prêter ses colonnes. A part l'odieux de la chose, il est certain que M. Dumas s'est comporté dans toute cette affaire comme un benêt d'écolier qui présente lui-même la férule dont on va lui caresser les doigts. Ses attaques contre le commissaire royal sont d'une indécence qui aurait sur-le-champ donné gain de cause à celui-ci, quand bien même il aurait eu les torts. M. Dumas injurie M. Buloz; il l'outrage, il le provoque, il lui jette à la figure des expressions..... que répudierait un crocheteur.

O monsieur Dumas, vous devriez pourtant avoir gardé le souvenir de la manière dont on accueille vos cartels!

Encore cette anecdote, et nous terminons; car la besogne serait au-dessus de nos forces, s'il nous fallait tout écrire.

C'était dans les coulisses de la Comédie-Française, le jour de la répéti-

tion générale d'une tragédie d'Alexandre Soumet. M. Buloz venait d'être nommé tout récemment commissaire-royal, et son autorité n'était pas encore affermie. Quant à M. Dumas, fort du succès de *Henri III*, il se posait triomphalement à cette époque en présence de tout le personnel du théâtre, et tranchait à la fois du matamore et du grand homme. Ces allures déplaisaient à M. Buloz, qui s'était déjà vu contrecarré plus d'une fois dans sa marche administrative. Or donc, la veille de la première représentation du *Gladiateur*, à minuit sonnant, M. Dumas fit irruption dans les coulisses. Il déclara que Mlle Doze était malade et que par conséquent elle ne pourrait, le lendemain, remplir son rôle.

— Vous apportez-là, dit le commissaire royal, une nouvelle bien étrange et dont je dois mettre en doute la véracité.

— Pardonnez-moi, la chose est exacte.

— Je ne le pense pas, car j'ai vu, ce soir, Mlle Doze ; elle m'a dit elle-même que je pouvais faire afficher.

M. Dumas pironetta sur ses talons et fit un geste passablement suspect d'impertinence. Il faut dire ici que, voulant appuyer sa candidature académique d'une protection puissante, notre homme prenait les intérêts de l'auteur beaucoup plus que l'auteur lui-même.

— Bah ! s'écria-t-il, que Mlle Doze soit malade ou non, la pièce ne peut être jouée demain.

— Pourquoi, je vous prie? demanda le directeur avec le plus grand calme.

— Parce qu'il est clair qu'on n'est pas en mesure, parce que j'assistais à la répétition générale, et que je me suis fort bien aperçu qu'on ne savait pas les rôles. Cela ne peut aller ainsi, vous dis-je ; on ne jouera pas demain la pièce, on ne la jouera pas !

Et M. Dumas proférait ces paroles avec l'accent impérieux d'un maître. Tous les spectateurs se regardaient avec surprise. Le commissaire royal sentit qu'il était perdu, s'il ne déployait toute son énergie pour combattre cet inqualifiable envahissement de ses droits. Il marcha donc à M. Dumas, et, le toisant avec dignité :

— Vous allez vous taire, monsieur, lui dit-il, ou je vous fais mettre à la porte par deux valets du théâtre !

M. Dumas pâlit d'abord, puis il devint pourpre ; mais il garda le silence. Comprenant que la menace pouvait s'exécuter le mieux du monde, il ne jugea pas à propos d'en braver l'exécution. Plusieurs préparatifs indispensables réclamèrent, une demi-heure encore, la présence du commissaire royal. M. Dumas, penaud et toujours silencieux, resta dans les coulisses, et, lorsque chacun se mit en devoir de partir, il quitta le théâtre avec M. Buloz et l'accompagna, pendant un assez long espace de chemin, sans lui adresser le plus léger reproche, sans lui souffler le moindre mot de l'aventure.

Le lendemain, la pièce fut jouée ; Mlle Doze jouissait d'une santé char-

mante, et le public trouva que les acteurs savaient assez bien leurs rôles ; seulement M. Dumas, après *vingt-quatre heures* de mûre et sériense réflexion, avisa qu'il pouvait bien avoir été *insulté* par M. Buloz et lui *dépêcha* M. Jules Lefebvre, porteur d'un cartel en bonne forme.

Le commissaire royal partit d'un éclat de rire olympien.

Chacun de nous en eût fait autant.

Cet éclat de rire, avec un mouvement d'épaules très-significatif, renferme tout le dénouement de l'histoire. La gaîté si franche de M. Buloz calma sans doute le fougueux adversaire.

Enfin, nous allons vous dire adieu, monsieur Dumas.

Vous démasquer entièrement, vous présenter au public sous toutes vos faces, tel a été notre but en écrivant cette brochure.

Notre critique est amère et notre parole mordante ; mais ce n'est pas avec la modération et la douceur qu'il est possible de combattre un abus comme celui dont vous vous faites le patron. Nous vous avons montré débutant dans la carrière par l'apologie du plagiat. Nos lecteurs vous ont vu quitter la lice un instant pour y revenir ensuite avec le terrible renfort d'une ambition déçue. La fortune, qui vous échappait ailleurs, vous l'avez cherchée dans l'exploitation la plus honteuse, l'exploitation de la plume, notre désespoir à tous. Nous avons ouvert la porte de votre manufacture ; nous avons fait voir tous vos ouvriers, tous vos commis, tous ceux qui vous fabriquent la gloire ; tous ceux dont les lâches travaux remplissent le coffre-fort, pourvoient à la dépense, enflent le budget. Votre avidité sans bornes n'est plus un mystère. Vous abreuvez d'outrages et vous calomniez ceux qui veulent la restreindre. Vous avez tenté de nous calomnier nous-mêmes, nous qui sommes prêts à verser notre sang pour l'honneur de cette noble profession que nous avons choisie entre toutes.

C'est en face que nous vous parlons, répondez-nous en face.

Quant à notre dernier mot, le voici :

Recourez, si bon vous semble, à un tribunal, nous vous y accompagnerons sans peur.

Nos attaques s'adressent uniquement à l'homme littéraire, au pirate qui nous dévalise. Il n'est pas de juges qui osent nous condamner pour avoir défendu les droits sacrés de tous contre l'envahissement immoral d'un seul. Il n'est pas de juges qui osent nous condamner, quand partout retentit ce cri d'alarme : « Les lettres vont périr ! »

Cette condamnation serait une tache au front du dix-neuvième siècle. On ne proclamera jamais le triomphe du matérialisme, la mort de l'intelligence.

FIN.




Digitized by Google



